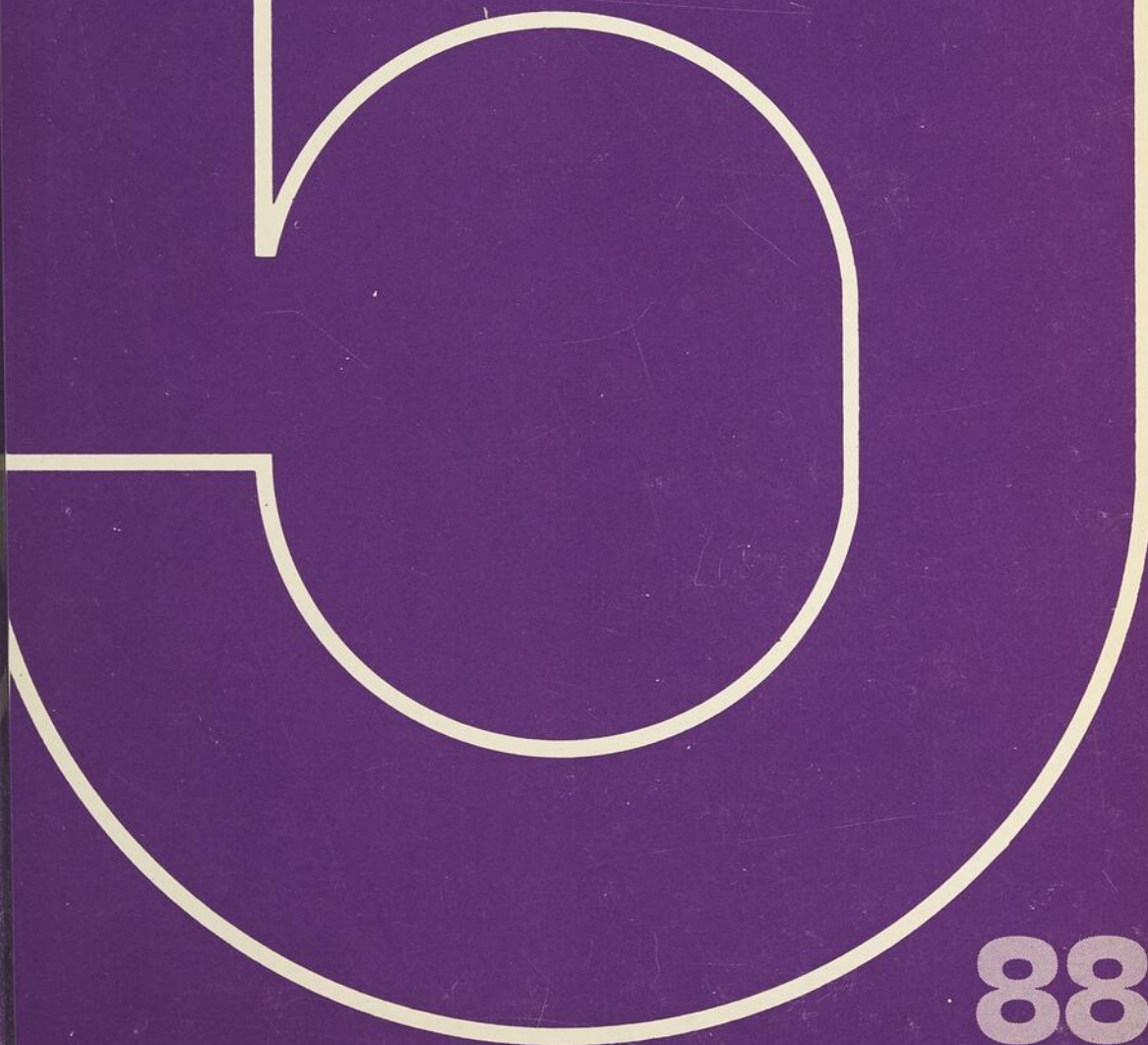
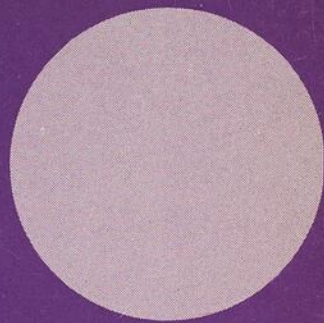


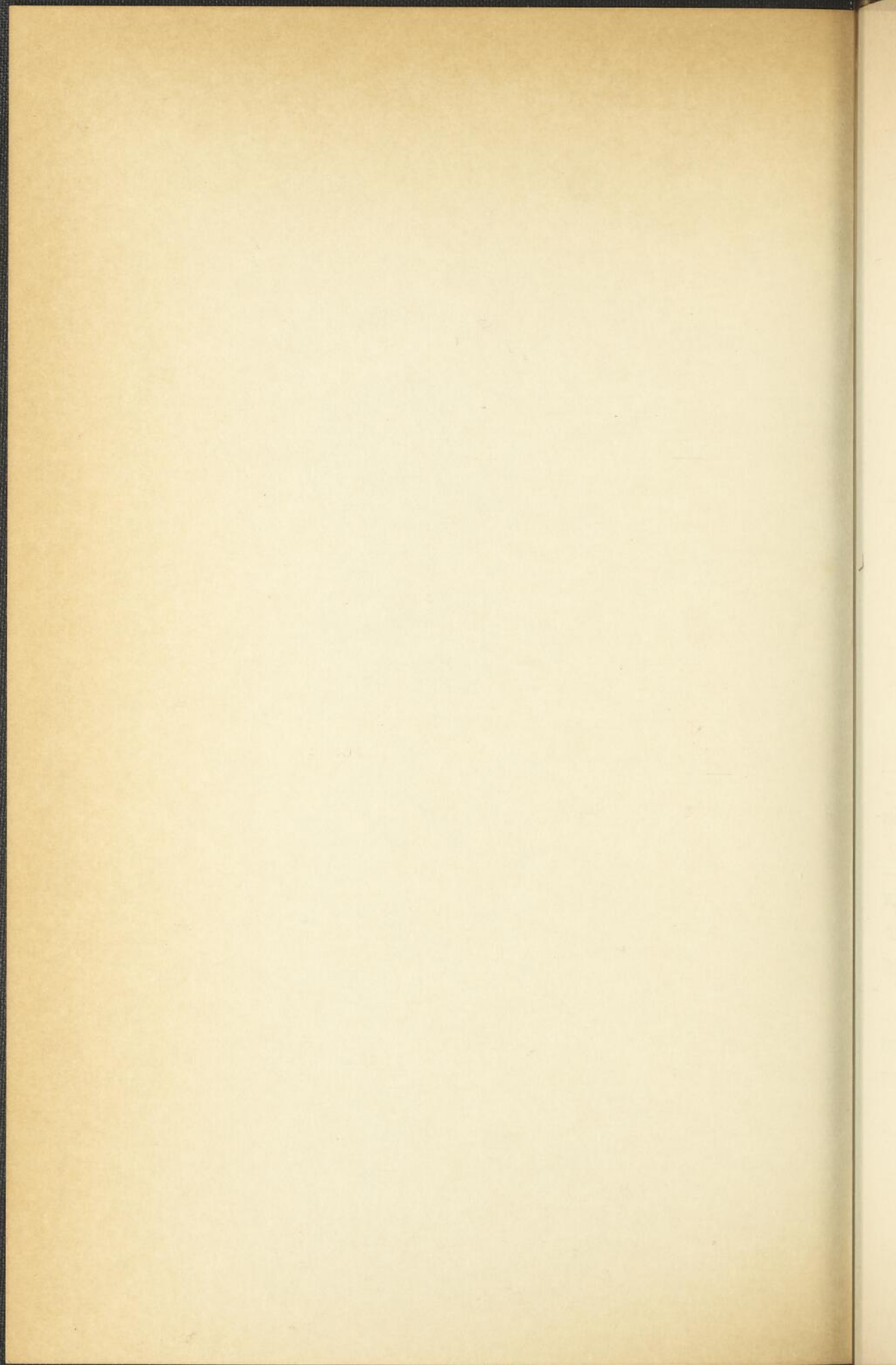
PER
B-10

15

la nouvelle barre du jour



88



*la
nouvelle
barre du jour*

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

Numéro 88

Mars 1980

Directeurs:

Michel Gay
Jean Yves Collette

Distribution exclusive:

Diffusion Dimédia Inc.
539, bd Lebeau
Saint-Laurent, Qué.
(514) 336-3946

Dépositaire en France:

Librairie La répétition
27, r Saint-André-des-arts
75006 Paris

Correspondance:

La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La *nbj* est répertoriée dans *Radar*, dans le *Canadian Index* et par la *Pressothèque de langue française*.

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leurs oeuvres, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent.

La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la *nbj* est strictement interdite sans l'accord écrit de l'auteur et de l'éditeur.

La *nbj*, le mensuel des nouveaux écrivains.

Dépôt légal — Premier trimestre 1980
Bibliothèque nationale du Québec. ISSN 0704-1888

Sommaire

- 5 Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin**
Andrée Yanacopoulo
-

FICTION

- 17 Et elles le tumulte**
Gilles-R. Archambault
- 23 EN DEUIL et suivi de Regard**
Anne-Marie Alonzo
- 37 L'Indice**
Hélène Guy
- 43 Scènes techniques/textes**
Claude Beausoleil
- 57 D'où viennent les tableaux?**
François Charron
- 73 Les Espaces glissants**
Marc Yelle
-


HISTOIRE D'ÉCRIRE

- 95 Des fragments levés à même le tissu
quotidien**
France Théoret
-

ESSAI

- 111 Gynécophonie-s suivi de Dessins, obliques,
profils**
André Beaudet
-

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]



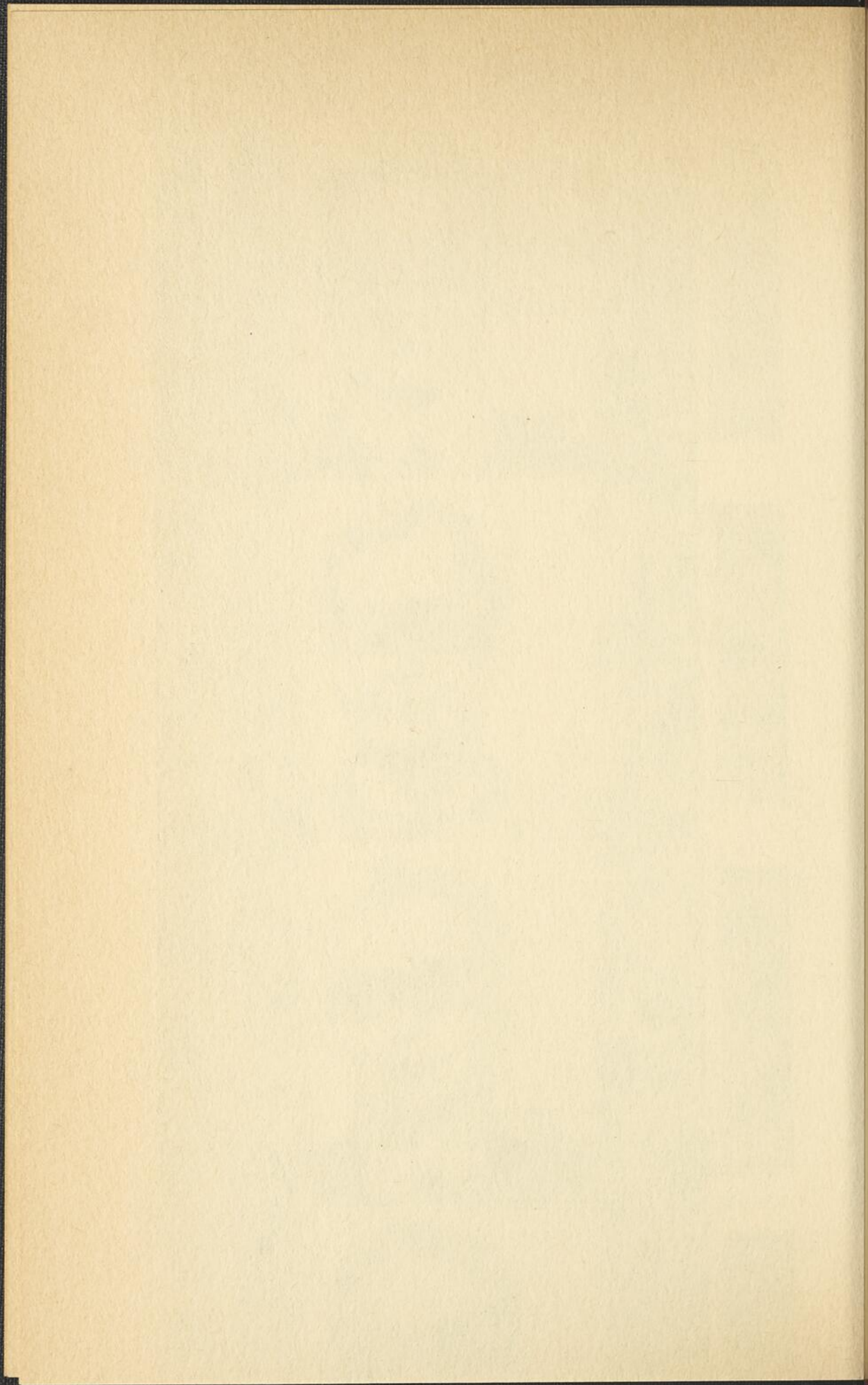
Andrée Yanacopoulo

Jacques Godbout

Deux épisodes dans la vie
d'Hubert Aquin*

Photo O.N.F.

*Transcription du témoignage d'A. A. qui constitue la
dernière partie du film *Deux épisodes dans la vie
d'Hubert Aquin*, réalisé par Jacques Godbout et
produit par le Service national du film.



Je me souviens que c'est début novembre où j'ai eu vraiment comme un espoir qu'en dépit de ce qu'Hubert m'avait dit il y avait peut-être une possibilité de vie. C'est que il y a eu 2 ou 3 soirs où il a repris son rythme qu'il avait quand il écrivait c'est-à-dire que tout de suite après le repas il disait: bon ben tu m'excuses, il dit, je monte travailler. Il s'enfermait dans le bureau se mettait la musique mais alors de façon infernalement haute et il écrivait. Et il me disait: ben oui ça avance un petit peu. Et moi j'étais ravie parce que je sentais qu'au moins ça ça pouvait l'accrocher à la vie. Mais ç'a vite cessé parce que le troisième jour je crois bien qu'il a commencé à tousser à attraper une espèce de bronchite qu'il a d'ailleurs traînée jusqu'à la fin. Il était aussi fatigué etc. Et il s'est arrêté. Quand il partait en voyage et qu'il revenait il emportait toujours avec lui son manuscrit. Quand il revenait je lui demandais inmanquablement: as-tu pu écrire un peu? Puis inmanquablement ben il y avait ci il y avait ça il y avait ça mais en tout cas il aurait voulu mais il n'avait pas pu écrire. Et je pense que l'évidence à laquelle il se rendait de plus en plus c'est que il n'arrivait plus à écrire.

Parce que tous ces jours depuis le début janvier Hubert ne faisait qu'une chose il était littéralement assis dans un fauteuil à côté du téléphone. Il attendait l'appel. L'appel c'était deux choses ou bien le règlement de La Presse ou peut-être le Gouvernement du Québec qui ferait appel à lui. Le 30 janvier ou le premier février quelque chose en tout cas dans cette période-là il a eu enfin son règlement de La Presse. Alors il m'a dit: j'ai toujours pensé que je te donnais cet argent. Je lui ai dit: j'ai toujours pensé que je ne le voulais pas. Je lui dis: tu vas me rembourser ce que tu me dois parce qu'on tenait nos comptes de façon très précise. C'était bien important pour Hubert de pas sentir que c'était moi qui l'entretenais mais que je lui avançais plutôt de quoi vivre. Il m'a donc remboursé ce qu'il me devait c'était à peu près dans les six mille. Ça faisait depuis août qu'il était en chômage quand même. Et le restant je lui ai dit: peut-être que tu ferais bien de prendre comme on en parle depuis plus d'un mois d'ailleurs de prendre une certaine distance de Montréal et puis de ta vie en général je lui dis: je ne sais pas. Il m'a dit: oui de fait peut-être que je ferais bien de faire un voyage et puis d'évaluer pour une dernière fois si je veux vraiment vivre ou mourir parce que, il dit, c'est quand même infernal pour toi puis il dit: Je ne veux vraiment plus là maintenant prolonger cette espèce de supplice plus longtemps. Il dit: quand je reviendrai, il dit, je te jure deux choses que d'une part je ne me tuerai pas pendant cette absence et d'autre part que lorsque je reviendrai je te donnerai une réponse vraiment nette et définitive.

Tout ce dont je me souviens c'est que nous étions tous les deux allongés dans le lit et puis Hubert s'est tourné vers moi avec un sourire qui était au fond un sourire un peu de pitié pour moi pour ce qu'il allait me dire et puis il se tenait le front c'est un geste qui lui était assez familier de se tenir comme ça et il m'a dit: tu sais... Il s'est arrêté là je lui ai dit: n'aie pas peur de me dire ce que tu veux me dire parce que tu sais que je suis prête à l'entendre. Il m'a dit: oui tu sais c'est fait je suis déterminé. Il dit: demain je me tuerai. Là j'ai eu une réaction que bien sûr on peut avoir du mal à comprendre mais moi je vivais dans ça au fond depuis six mois et puis il y avait une chose qu'on s'était dite avec Hubert c'était que tant qu'il n'était pas vraiment décidé à se tuer il fallait que au maximum les choses continuent à tourner comme elles tournaient. Il fallait pas disons s'interrompre et puis attendre les bras croisés que ça vienne ou que ça vienne pas il fallait continuer à assumer notre fonctionnement. Donc quand Hubert m'a dit ça je lui ai dit: demain tu n'y penses pas? demain je commence mes cours à 8 heures j'ai des cours toute la journée et je recommence mardi. Parce que de fait mon horaire à cette session était concentré dans le lundi et le mardi. Je lui ai dit donc: c'est pas possible. Je lui dis: je ne peux pas imaginer que je passerai la journée à donner mes cours et que quand je reviendrai eh bien tu me quitteras pour te tuer. Alors il est sûr que dans l'optique que je viens d'indiquer il ne m'est pas venu à l'esprit que je pouvais dire: bien sûr je vais manquer mes cours et puis je vais vivre avec toi cette dernière journée. Je lui dis donc: écoute



Andrée Yanacopoulo

Photo O.N.F.

lundi c'est pas possible. Je lui dis: est-ce que tu me ferais une dernière faveur qui serait d'attendre mardi? Et je lui dis: je te donne tout le temps que tu veux pour réfléchir et puis sens-toi bien libre tu peux me dire non. Alors il a réfléchi disons quelques secondes il m'a dit: c'est entendu pour mardi mais à une seule condition c'est que entre lundi et mardi tu ne remettes pas en cause ma détermination. Je lui ai dit: c'est bien évident je te promets de ne même pas t'en parler et je te remercie beaucoup de remettre ça à mardi.

Nous sommes rentrés à la maison et puis là pour moi dans ma tête on avait encore toute l'après-midi ensemble. Mais une fois qu'on a été rentré je suis donc monté à mon bureau avec l'idée de faire je ne sais quelle bricole. Hubert s'affairait là. Je savais que le matin il avait

préparé son fusil et s'était même plaint à moi de ce que Emmanuel l'avait dérangé Emmanuel était descendu puis lui avait dit: Papa qu'est-ce que tu fais? Ben je lui dis: c'est de ta faute tu savais qu'Emmanuel était en congé. Je lui dis tu n'avais qu'à t'arranger pour qu'il ne te voie pas ou je ne sais pas c'est tout à fait normal qu'Emmanuel vienne te retrouver puisque moi je n'étais pas là il pouvait pas venir me retrouver moi. Alors donc Hubert a commencé à s'affairer et puis à un moment donné il m'a dit: tu crois que je peux monter le fusil? J'ai dit: oui, j'ai dit, mais enfin c'est bien tôt je veux dire Emmanuel va pouvoir le voir et tout. Il dit: non tu sais, il dit, je ne peux plus tenir, il dit, je pars maintenant. Alors là bien sûr j'ai eu mon coup au coeur même si j'en avais déjà... j'en avais déjà pas mal mais moi je m'attendais quand même à avoir encore une journée une après-midi et une soirée. Alors Hubert me dit donc: non c'est maintenant. Et il monte le fusil et puis il l'avait en mains lorsqu'on sonne à la porte et c'était Emmanuel qui jusque là jouait dehors avec des amis et qui demande à Hubert: papa qu'est-ce que je fais il y a le pneu de ma bicyclette qui est crevé? Alors Hubert n'avait qu'une idée c'était de se débarrasser d'Emmanuel parce que moi il m'avait déjà prévenue il m'avait dit: surtout ne me demande pas de revoir Emmanuel avant de partir ne me demande pas de l'embrasser, il dit, je ne peux vraiment pas. Puis je lui avais dit: je te comprends et j'essaierai de faire au mieux pour ça. Alors Hubert dit à Emmanuel: écoute, il dit, je n'ai pas le temps de m'en occuper de ta bicyclette, il dit, tiens voilà voilà de l'argent. Puis il lui sort un billet de cinq dollars. Emmanuel dit:

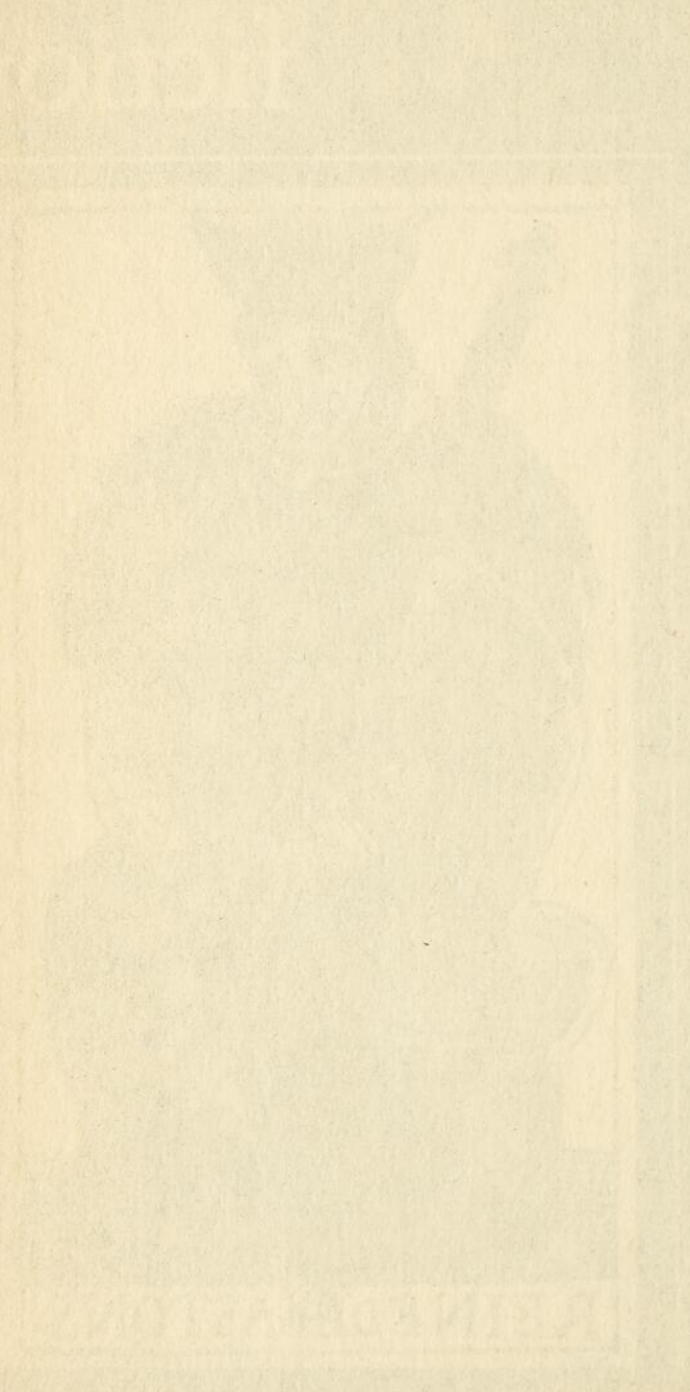
papa t'es fou, il dit, d'abord ça coûte rien pour la bicyclette. Hubert dit: oui oui oui prends-le on sait jamais prends ton billet. Puis il dit: vas-y vas-y vas-y faire réparer ta bicyclette. Alors Emmanuel dit: bon ben d'accord. Il prend l'argent et puis il s'en va dehors retrouver son ami pour aller faire réparer sa bicyclette. Hubert prend le fusil et le cache dans le placard qui est à l'entrée. Et puis là il est sûr que mes souvenirs ne sont pas ne sont plus d'une précision très grande en ce qui concerne la séquence chronologique. Je ne sais plus trop ce qui s'est fait avant ce qui s'est fait après je sais qu'à un moment Hubert est monté et m'a dit: je ne sais pas si ça pourra aller comme j'avais prévu. Qu'est-ce qu'il avait prévu Hubert? Il avait prévu d'appeler un taxi de monter dans le taxi en cachant le fusil sous son manteau de se faire déposer à un endroit isolé qu'il avait repéré mais dont il n'avait pas voulu me parler en me disant: tu es suffisamment complice de mon acte ainsi je ne veux pas t'impliquer davantage et d'ailleurs ça n'avance à rien. Et là il aurait mis il aurait fait réaliser l'exécution c'est le cas de dire de son projet. Et ce qui s'est passé c'est qu'à l'instant de faire une espèce de répétition il s'est aperçu qu'il n'arrivait pas à le cacher le fusil sous son manteau. Je pourrais vous le montrer le fusil en question c'est très haut il ne savait plus quoi en faire de son fusil il m'a dit: qu'est-ce que je fais. Je lui ai dit: je crois que c'est pas possible que tu appelles un taxi que tu montes dedans parce que le chauffeur va le voir et ne va pas vouloir t'embarquer alors je ne vois qu'une solution c'est que tu prennes notre auto et que... Il dit: oui au fond j'irai à Villa Maria. Et là il se passe quelque chose

d'un peu étrange c'est que c'est que il n'avait jamais été question entre nous de Villa Maria et quand il m'a dit ça il l'a trouvé très spontanément et moi je l'ai reçu très spontanément comme si c'avait été convenu entre nous que ce serait Villa Maria alors qu'il n'en avait jamais été question. En tout cas, je lui dis, bien c'est ça. Alors il a il m'a dit: je crois que la meilleure façon c'est de rouler le fusil dans le manteau et le déposer sur la banquette à côté de moi. Je lui dis: essaye voir ce que ça donne. Alors c'est ce qu'il a fait. Il est revenu en me disant: ça a l'air de marcher comme ça. Bien. Le fusil je crois était donc dans l'auto. Hubert est revenu je ne sais plus trop mais je sais qu'à un moment j'étais je devais marcher dans la cuisine. Hubert n'était pas loin du placard de la salle à manger dans laquelle il y a toutes les bouteilles d'alcool. Je lui ai dit: est-ce que tu as bien tes quelques comprimés sur toi. Parce que je tenais à ce qu'il ait avec lui quelques tranquillisants parce qu'il m'avait dit: comme je ne veux pas me [rater] il est possible que je me rende à l'endroit mais que là j'attende s'il y a du monde parce que, il dit, je redoute la pelure de banane et cette fois-ci je veux être sûr de la réussite. Alors je lui avais dit: comme tu risques d'attendre un certain temps prends quelques tranquillisants parce que dieu sait que je comprenais qu'il pouvait être angoissé. Je lui demande donc: tu as bien tes comprimés? Il me dit: oui. Il dit: tu me permets une dernière gorgée d'alcool. Bien évidemment. Alors il a bu une gorgée de cognac à même la bouteille. Là je ne sais plus trop trop mais je sais que je me retrouve à nouveau en haut dans notre bureau devant mon bureau et il est venu il m'a il

s'est mis à genoux devant moi et il m'a prise avec ses bras il voulait un peu enfouir sa tête sur moi. Je lui ai caressé les cheveux et lui dis: va faire ce que tu as à faire. Il m'a dit: tu as raison ce n'est pas le moment de se laisser aller à l'émotion. Alors il s'est relevé nous avons descendu ensemble les escaliers et au pied de l'escalier je suis restée sur la dernière marche il était en bas. Nous étions donc à peu près à la même hauteur et je lui ai dit là je l'ai bien regardé dans les yeux je pensais qu'il m'embrasserait je crois que c'est moi qui l'ai embrassé je lui ai dit: adieu mon amour. Il ne m'a pas répondu. Il est parti. À ce moment-là la chatte est venue se frotter contre moi et j'ai pris la chatte dans mes bras et je suis allée sur le perron pendant qu'Hubert rentrait dans l'auto qui était stationnée juste devant la maison. Hubert est entré dans l'auto. Je le voyais mal parce qu'il y avait un contre-jour qui faisait que je ne pouvais pas l'apercevoir. À un moment donné il s'est penché il est venu très près du pare-brise et il m'a envoyé quelques longs baisers auxquels j'ai répondu du perron et puis là il a tout de suite démarré et il s'est éloigné par là il a donc fait comme chemin la rue Vendôme Côte St-Antoine Décarie et il est entré par l'entrée qui est au coin de Monkland et Décarie l'entrée de Villa Maria. C'est tout ce que j'ai à dire pour le moment de l'existence où Hubert était là.

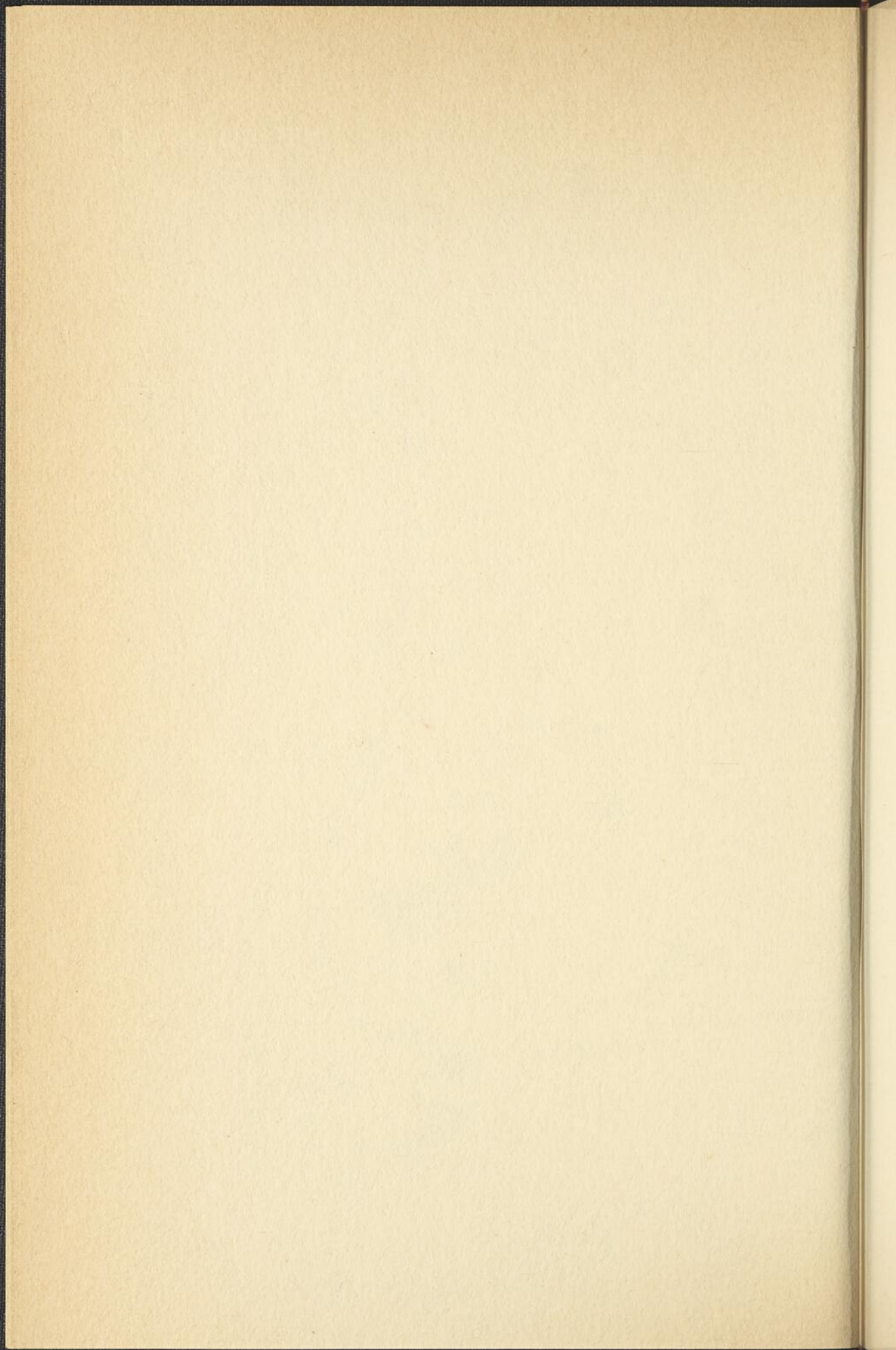
fiction





Gilles-R. Archambault

Et elles le tumulte



Au bout du

n'enlaidissent pas toutes mais n'en vieillissent
pas moins (qu'il pense)

nerfs à vif elles se baladent amour-propre et
violence autour des yeux elles se tordent de

d'elles-mêmes tous les matins tous ne songent-
elles pas à se refaire le

Le Silence dort

il tombe des joues et c'est ici il tombe des
seins et c'est

courbe courbez la tête tout petit peu encore un
peu

ici c'est le silence peut-être aussi la névrose
(on ne sait trop) c'est la parole ravalée sitôt
que à peine la parole

ceci dit (hors le silence comme il se doit)
elle raccroche

Au bout du (bis)

sur ce l'air de n'en plus pouvoir le visage
défait sitôt que refait la quarantaine à peine
déjà la

(dure saison des labours)

or dire d'elle qu'elle n'en peut serait à tout le
moins mais violence l'âge son âge trompe-t-il

En finira-t-il?

sèchent et se jouent d'elles les textes

encore est-ce se jouer de que de fixer
mobiles les plaintes d'ici sur fond fixe d'appa-
rences

(bien belle sclérose)

d'ailleurs toutes les nuits (?) toutes il y songe
cigarettes et il y ou (du pareil au même)
s'en lave les mains

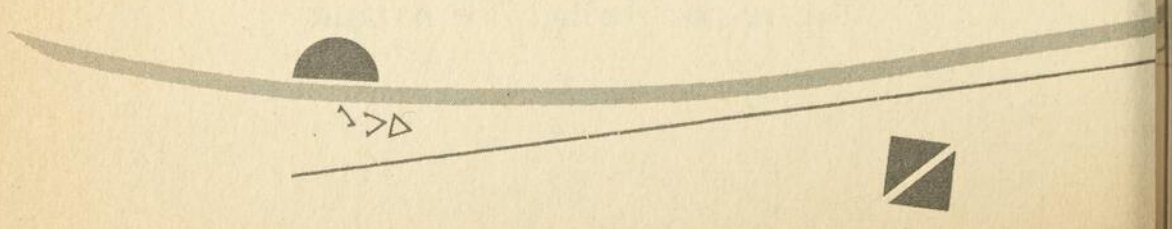
Anne-Marie Alonzo

EN DEUIL et

suivi de

Regard

Illustré par Azélie, Zee Artand.



EN DEUIL et

J'ai la tête lente et rien n'existe qui n'ait été rêvé. Les mots m'évadent doux si doux que je passe pour folle. Où crois-tu que je pars quand je pars. Tout est trouble et la mer roule contre moi. Je ferme la bouche je sauve ma langue et mes dents perles.

Il y a en moi et tu le sais toute la fin du monde.

Je t'aime et toi pas. Je t'aime et maudis qui t'approche.

Je ne guéris pas je me panse. Chaque fibre de moi s'évente crois-tu que j'invente si je dis plus jamais l'amour autrement qu'à toi.

Je prie que tu m'arrêtes mais tu passes et ne me parles racontes rien qui vaille.

Que fais-tu de toi et pourquoi?

J'attends et j'ai tort. C'est toi et l'essence de toi mais tu cherches ailleurs et le temps compte!

Découvre-moi surtout j'apprendrai aussi et marcherai puisqu'il faut marcher ces jours puisqu'il faut.

Qui vois-tu où et pourquoi toutes ces questions j'ai la peur saine et fouille jusqu'à l'ombre de moi.

Je dis redis l'invivable. Je t'aime et toi l'autre.

Devras-tu me lire car que t'écrire d'autre(ment)? L'idée fixe est ferme. Je ne sais plus je crains.

Je tourne retourne je fuis toute pensée. Je (te) guette. Les heures oublient le sens. Attendre n'est rien.

Je veux ce qui de toi me hante!

Qui aimes-tu? J'ai vu et voir m'aveugle. Tu la touches l'embrasses la tiens. Ton geste ne m'est plus.

Tu me rayes m'effaces tu n'as plus besoin de moi. J'ai cru n'importe plus.

Penchée la tête. Tranche mais vite. Que le sang cesse faut-il mourir car que t'offrir d'autre quoi d'autre.

Je siffle et j'accours. Marcher en tête
chaque pas te prononce.

Quand viens-tu? Je ne compare pas tes
visites s'écourtent s'estompent les excuses
manquent et quel livre prêter quel cadeau
quelle nouvelle annoncer.

Tu ne m'aides plus dévies t'éloignes il y
a celles et l'autre. Aucune remplacée mais
successives toutes à leur place différentes
dis-tu.

Alors pourquoi tous ces jours elle!

Répétée relancée invitée. Je ne balance
pas ne suis pas de taille.

Je fais de moi ce que tu.

Parle viens! Mais je suis frêle et seule et
seule encore.

T'aimer me tue et je t'aime qu'importe
l'autre je ne rampe pas et s'il faut (t')attendre
j'ai la vie.

J'ai peur de toi.

Tu me dissous me fonds me refuses. Sur
son visage à présent tes mains tes lèvres. Lui
donner un nom je tais le tien.

Je ne guéris pas je m'absous. Je vais au
delà crois-moi t'aimer m'esquinte.

Les mots s'usent.

Je traîne et traîne la douleur commence
à peine. Mourir viendra et tout ce qui est
clos. Où es-tu où et où et que penses-tu
enfin?

L'aimes-tu?

Dis! Que je dorme l'aimes-tu et si tu
mens tout s'effrite. Aime-moi si cela était te
croirais-je? Je croirai à répétition chère et
chère amour.

J'ai la patience longue tu ne m'oublieras
pas.

Je t'aime et t'écris.

Je t'aime et te crie les maux m'écorchent
je ne guéris pas je m'éteins et m'éteins
encore. Les jours se fanent et moi et déjà
moi!

Attendre sûrement attendre. Quel autre
état. Comme s'il n'en tenait qu'à moi.

Palper l'absence. M'étendre surtout. Les
bras muets et.

Mais je m'accroche me ceintre m'ai-
mes-tu m'aimes-tu je mutile la phrase tu
parles et dis tu répètes.

Nul mot n'épargne.

Enviée ta présence. La vie te sauvera de

moi et je sombre.

Que (me) veux-tu?

Sache. Rien de ce que tu dis n'échappe.
Ni les gestes.

Tu luttas te preserves toi si près et
l'humeur l'envie l'étonnant désir. Mon corps
se fêle et si c'est elle mais j'erre et j'aime
seule.

Ma douleur t'effraie m'arrache
t'agresse. Renverse recouvre-moi. Sers-moi
de toi.

Tu n'es ne vis plus seule. Toute place
tout siège pris.

Attendre sûrement attendre.

Me voir te blesse. M'éviter. Qui es-tu
depuis le temps et faut-il compter l'année.

Tu es là. N'es plus. Mon deuil s'étend s'il
devait durer!

J'écris ce qui te dit. Grave le son et chéris
ce qui d'amour est peu.

Viser son front et tirer.

La peur (me) fait violence.

Absente (tu pars tant) je t'imité. Traves-
tie. Sur moi ton parfum foulard médaille.
Ailleurs tu m'habites m'accompagnes par-

tout je ne sors jamais seule tu vois bien.

Offre-moi.

Bague breloque chaîne au pied. J'ai dans la poche un caillou ton jardin en regorge et j'amasse.

Livre photos tes lettres traînent quelque part une pensée. Tu ne me quitte(ra)s pas.

Fleur fanée papier messages. Si tu fus mais je garde tout.

Reliques.

Mosaïque ou collage. Ton ventre et l'eau. Nouage.

Emplir cahiers et cahiers. Chaque mot tracé chaque geste. Tu liras chez moi nul regard n'est clément et j'ai crainte qu'elle ne triche un jour.

Me lit-elle?

Si oui que les mots la perforent. Je n'ai de défense qu'écrite.

Assise l'aimerais-tu?

Qu'elle parte! Mais sinon elle une autre n'est-ce pas? Embrasse-moi et peut-être en douce.

Meurtrier son sourire supérieur. Que

(lui) dire lui parles-tu de?

Partir lorsqu'elle entre. La priver de moi/toi. L'exiler. Tu suivras. Bien sûr.

Douter et douter encore.

La vaincre évincer. Calme altière ne m'impressionne plus m'indiffère.

Qui (me) tuera?

Tu (la) préfères favorises. Théâtre soupers réceptions. Expositions échanges. Près d'elle ta vie. Complices.

Tu disposes de moi.

Tes seins ta bouche tes lèvres. Closes. Tu l'embrasses aussi où dort-elle et quand?

Viens-tu et pas ce soir pourquoi. Mais elle s'installe s'impose et j'oublie toujours j'oublie.

Qu'elle s'éloigne disparaisse chacune son tour mais elle (te) tient ne partira pas.

Alors entre deux t'apercevoir mendier l'heure quémender.

Occupante occupée furtifs tes baisers taries les caresses à présent.

Soit!

Guérillère. J'apprendrai. Rien ne (me)
presse et j'apprends vite.

Mais j'entre dans le jeu elle gagne rusée
et gagnera. La chère est faible force de
poing.

Je ne tomberai pas.

Regard

I

S'accroupir. La jambe tendue pointu le corps. Marques! Prête.

S'élaner. Courir et courir mais le souffle rompt. Pointe au côté le coeur les reins la cage entière.

tomber

(Re)tenir la cuisse. Serrer. Muscle lâché. Douleur. Feinte.

ni courir ni gagner.



II

Lancer ce poids. Haut le bras main
crispée. Tour de hanche mouvement.

Plier tendre lâcher.

III

Tendre l'arc. Corde au nez bouche.
Viser. Longue. Et viser.

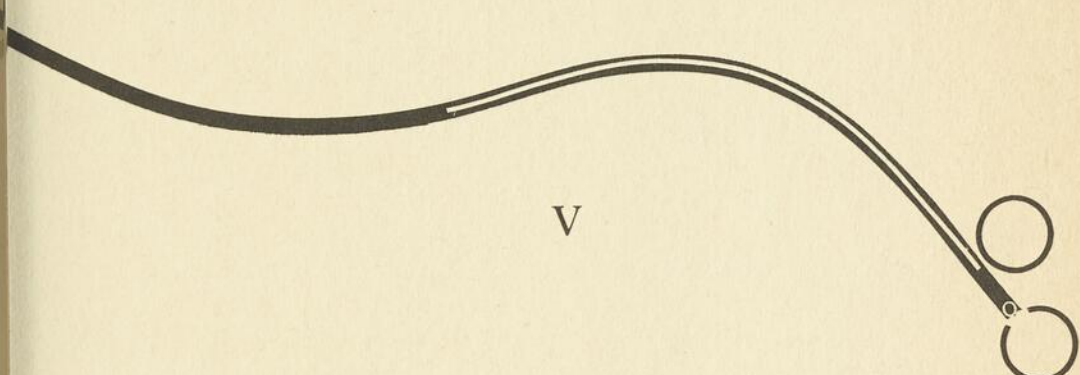
Retenir.
Et laisser

IV

Deux. Et lutter.
Ronds de balles jambes. Coup sur coup
sur coup.

Terre rougie. Blanchies les mains. Re-
vers. Trempline la raquette. Le filet gour-
mand.

V

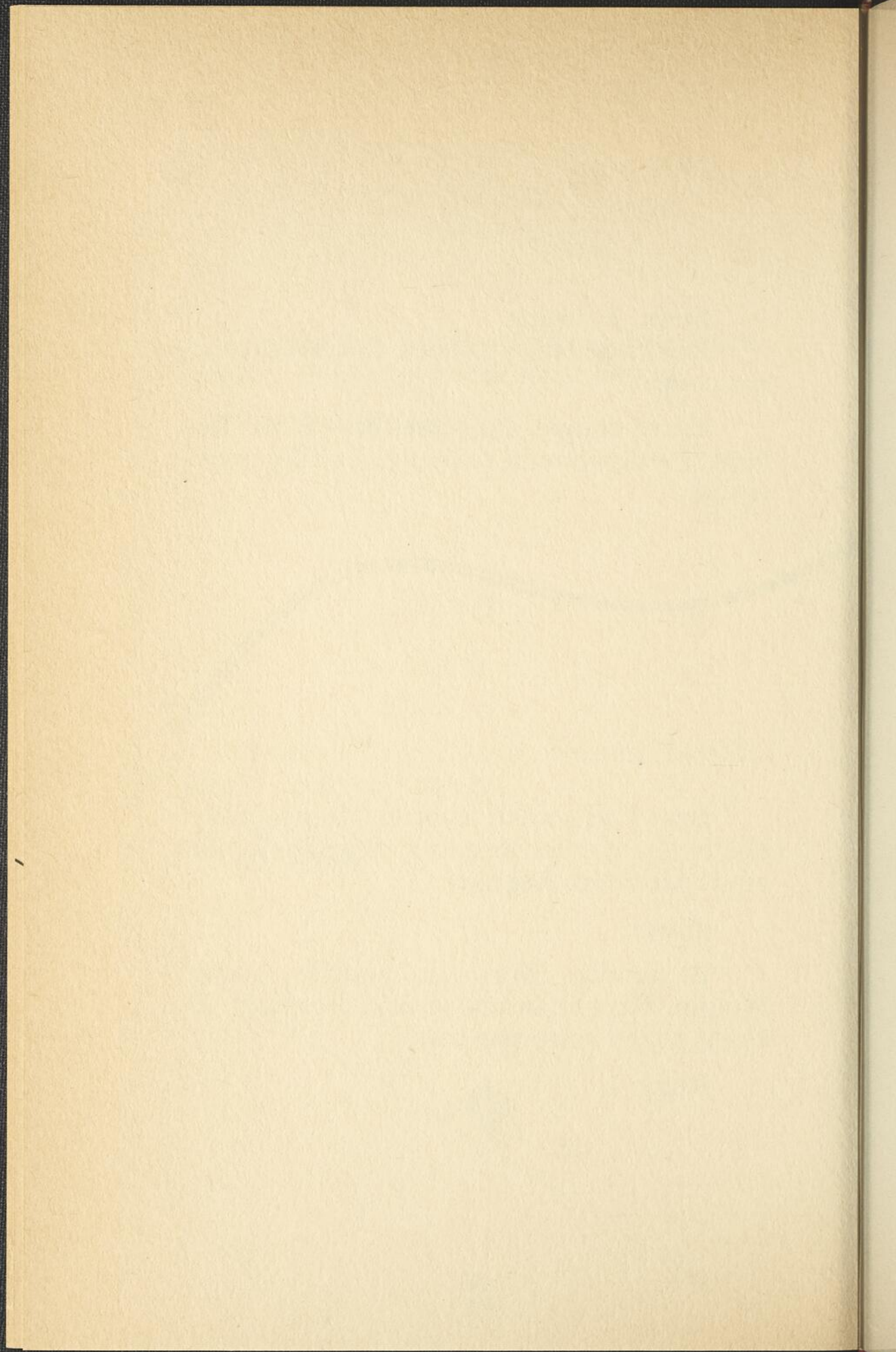


Bras l'un souffle l'autre. Moulin. Gau-
che la tête droite. Respirer. Et chaque pied
coup par coup. Régulier.

glisser

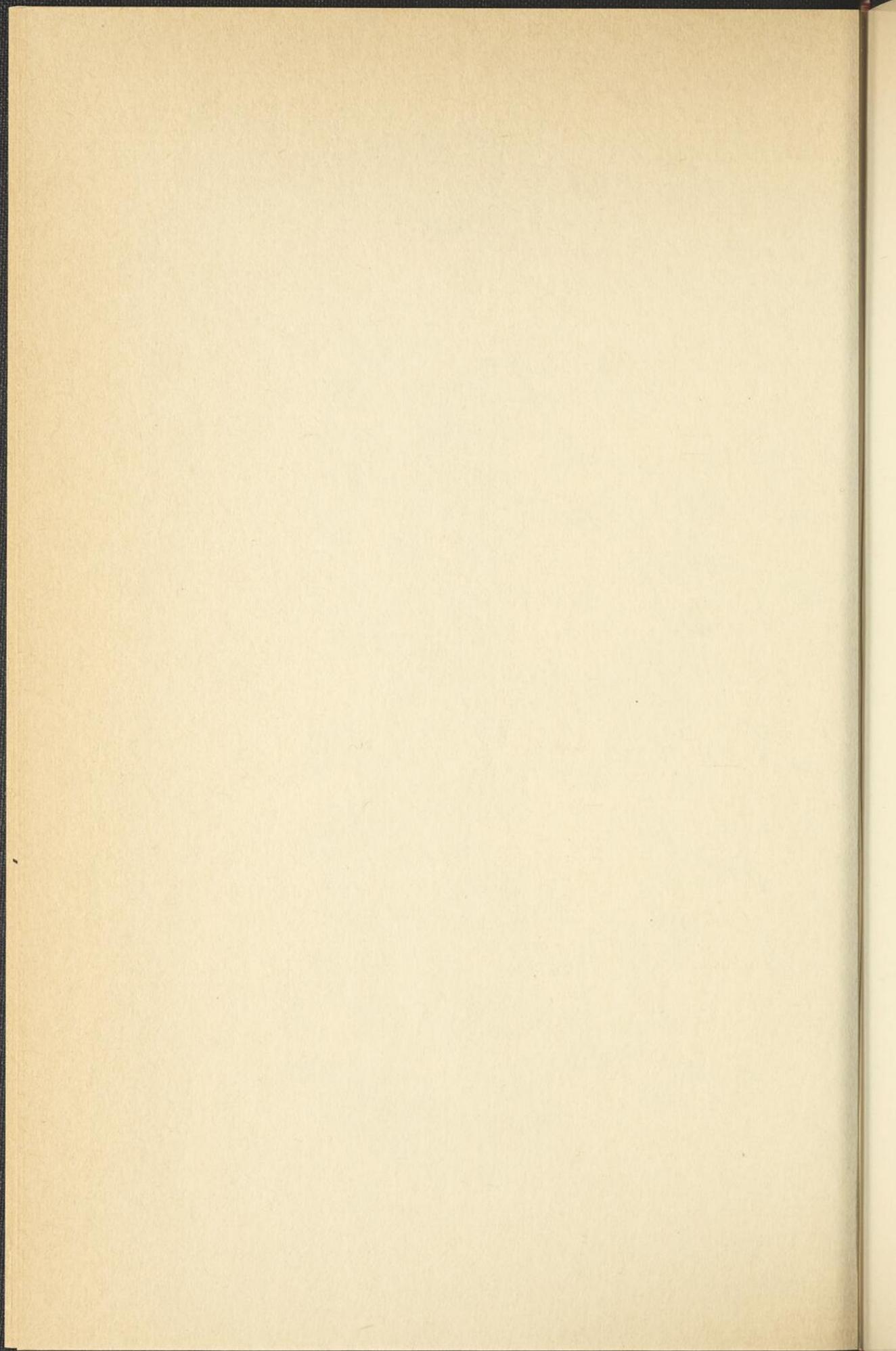
Et fendre. Bras l'un souffle l'autre.
Moulin. Gauche la tête droite. Respirer. Et
chaque pied coup par coup.

nager



Hélène Guy

L'Indice



l'indice I

du contact non verbal d'hier à peine
le fantasme de l'éternel refus
ce qu'il ne faut pas dire en ces
gestes y succomber broyer l'ab-
sence puisqu'il y a l'envie et le faire
ensemble puisque la main erre si
bien vers l'autre corps lui aussi
des faux-fuyants même loi à
transgresser jusqu'à perdre le per-
sonnage y retrouver l'écho le
tuer tendrement

du regard l'appel de l'intérieur et le
corps qui enfreint le mouvement
rapide juste l'épiderme pour sa-
voir gruger l'espace entre les os
forcer l'approche de l'odeur désirée

rupture du rythme des violences
contenues presque de panique le
souffle et le vide qui s'ensuit
toujours en ce lieu s'agite le délire
l'inconsistance chavire tant le geste
posé demeure

l'indice jusqu'au profond des
chairs l'éveil ou plutôt l'expres-
sion ainsi la main au désir

l'indice II

aux aguets jusqu'au trouble des
yeux saisir d'âge et de sexe
l'épaule creusée glissement lent à
travers cet espace à rompre main
moite jusqu'à l'autre taire la voix
tendue pendant que le visage
reprend forme et contenance le
souffle vacille l'oeil et la lèvre se
figent

l'approche jusqu'au déchirement
des muscles
le sang fracasse les os
et l'exclusion équilibre en suspens

de la désolation un amas de souve-
nirs sombrent dans ce lieu qui a
pesanteur de vide

l'indice III

à cause du vide du manque l'ombre
a pris corps raturé

puisqu'il faut le dire ce mal aux os
pour soutenir la chair meurtrie tant
de fois pétrie par des mains étran-
gères cinglant la surface de la peau
si loin de la moëlle qui désire autre
chose

le corps trop léger souhaitant la
lourdeur des hanches à mesure
plus rondes jusqu'à vouloir l'expul-
ser le rendre à la vision au centre
du plaisir

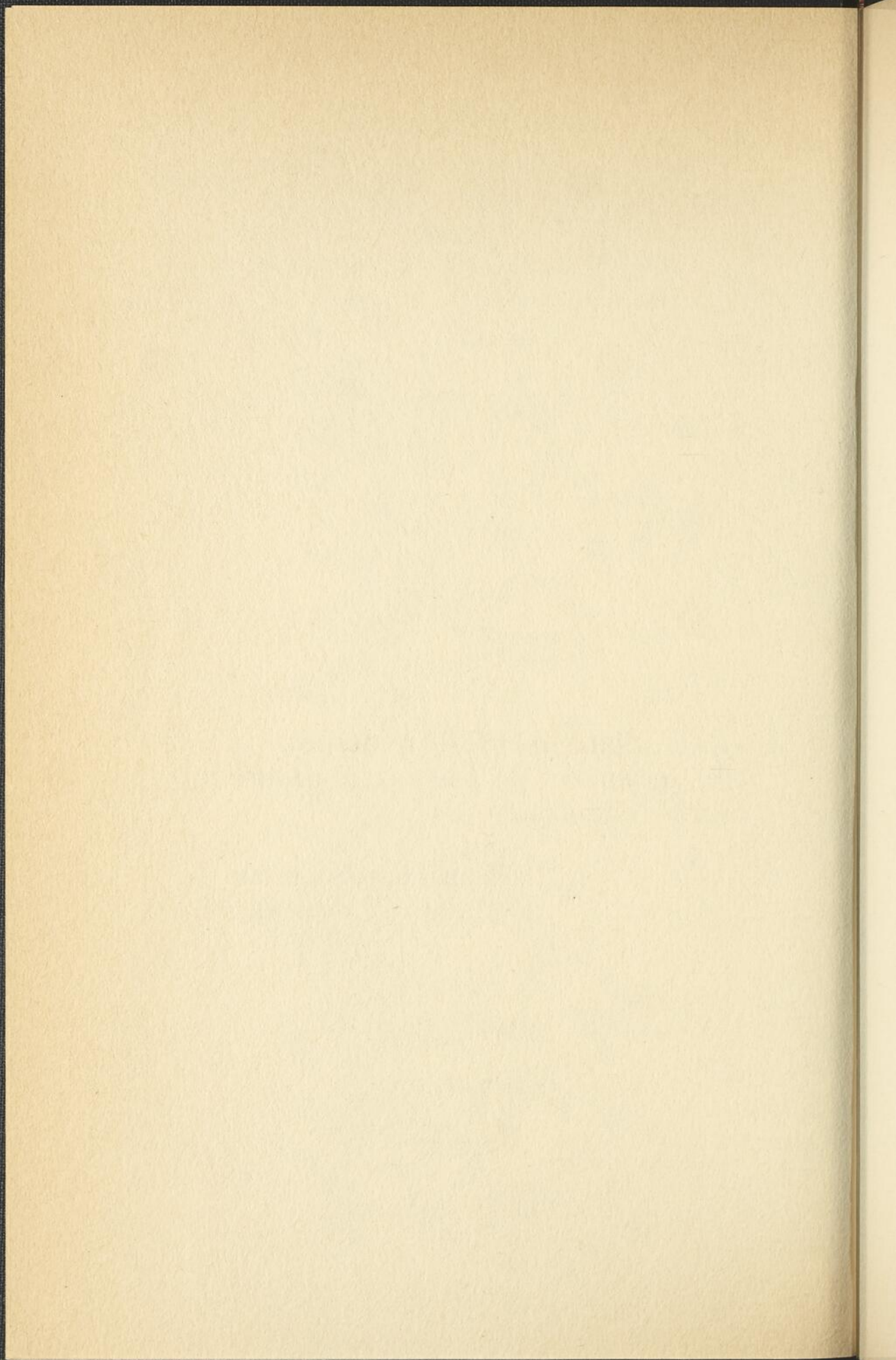
Claude Beausoleil

Scènes techniques

textes

«La possibilité même de se déspecificier pour être lu est ce qui est inscrit comme une brûlure d'interpréter.»

Jean-Louis Scheffer
L'Espèce de chose mélancolie



spectacle attisé
formulable
allusions
performances, décimer
parcelles
désignée sur le vif
doucement remontée/lue
inondée
controverses
en acte signé:

scènes
I

(sur le regard comme un aléa qui s'infiltré ici
entre les pages je désirais copier les signes
jusqu'à l'épuisement; donc de la scène)

parler de ces choses qui nous tiennent en
pleine phrase et de ce corps qui n'est pas
qu'écriture...

son odeur
penchée sans suite
aux yeux
une phrase découpage
écrire lentement le plaisir
du livre qui se
fait
lentement en reprendre
la forme
dans sa paume:

es-ces
2

(on the stage exactly on the stage comme une
source de miracles qui se donnent comme
indescriptibles un peu la conscience du
présent décodé ici)

dire tout ce qui se passe et se trame dans les
signes reclus retenus par les fragments de ce
texte défait...

son oeil
qui se précise tout au long
du prétexte
non ne pas le plier
le revoir
plutôt
encore refaire le geste
le contourner
en plein flanc
malgré la sécheresse:

es-ces
3

(la musique refait un air de drame et la syntaxe s'étire comme un peu plus recencée vers elle-même pourtant jouant du sens ouvert, le déclinant)

on a dit que les effets de langage se donnaient comme un surplus sur la chair qui ne dicte que des zones...

en dehors de l'illusion
qui le répète
encore persister
en plein mot
qui se replie
le mouvement d'inscrire
que les phrases disent
leur réalité
serrer sans arrêt
la lenteur du procédé:

s
c
e
c
e
4

(c'est encore une certaine question d'ambiance une cigarette qui signifie le temps celui qui me déplace et pèse sur le signes ajustables, remplis)

signaler jusqu'au moindre détail afin que les lectures ne soient pas tronquées dans leur opération...

qui relie la page
aux autres
une hésitation
puis encore la reprise
d'autres détails
viennent prendre la
feuille
qui se laisse piller
sa blancheur
son calme:

es-ces
S

(il étalait sa fascination pour les formes
élucidant ainsi la question du reflet, il en
ressentait un certain apaisement, un jour
neuf)

techniquement on ne pouvait rien reprocher
au procédé utilisé par le regard du scripteur
qui refaisait pourtant ...

(du vécu fictivement éclaté de sa
position d'échec au ventre des
lignes des sens des interruptions)

au débat
du texte au large
influx situation parallèle
tombée/bruit:
«ah the tongue how sensitive is but
so little is clear»

Julian Beck

accrochages:
un système de lecture
... rien d'automatique plutôt le souffle ici
incisif parlé dicté on dirait une activité qui
joue textuellement comme ce geste de lui ce
geste inattendu lu, on pourrait parcourir
encore des espacements doux, doux donc...

saillie de mots
vérifications déplacées
pour le désordre
(il dépose

si les enclaves
combat des formes
d'effets indirects
«with signs
indecipherable to your code crackers»
Julian Beck

sur le circuit différé
derme en craquements
excentrique

ouvrager

/près du texte

sans restriction verbale

muqueuse

suivie (très)

le long des lignes

elle se dédie

————— pâmoison:

«the landscape excites

me sexually» Julian Beck

*des signes (au masque)
qui sélectionne
par iconique
que
écritures essaim désintégré*

recevoir les miroirs
lettres intéressées
aux tractations

à la/ si les dédics délirent
imprimant

poussée concave en succion sur
l'insertion/ équilibre déplié
des connivences;
par forages indécents
imprégné de creux (anarchie)
libre:
d'accord _____ tension(s)
la lecture dénombre son jet

jumelé saisi
d'éloge coupé de la place
lecteur suspect
concourir aux lézardes
coulent les fracas sevrés
_____ glissante
aux solutions (qui lisent)
:sujngus soirios scénarios sanguins
destructeur
par l'oeil d'un autre
d'une économie traxée
silence(s) _____
au sondage du corps
relié/phras

affects
ne spéculé
délivré(e) de sa page
appliquer des
font pour répondre
_____ circulaire
né du texte
_____ factory
abusé(e),
d'inhibition

«i read what i need to support my work»

Julian Beck

intérieur/déchirure/oblique/retour

sur les textes dérivés

dans le cycle

repérer l'issue le

ludique

décrire/ en

frame; qui

se joue de/ par

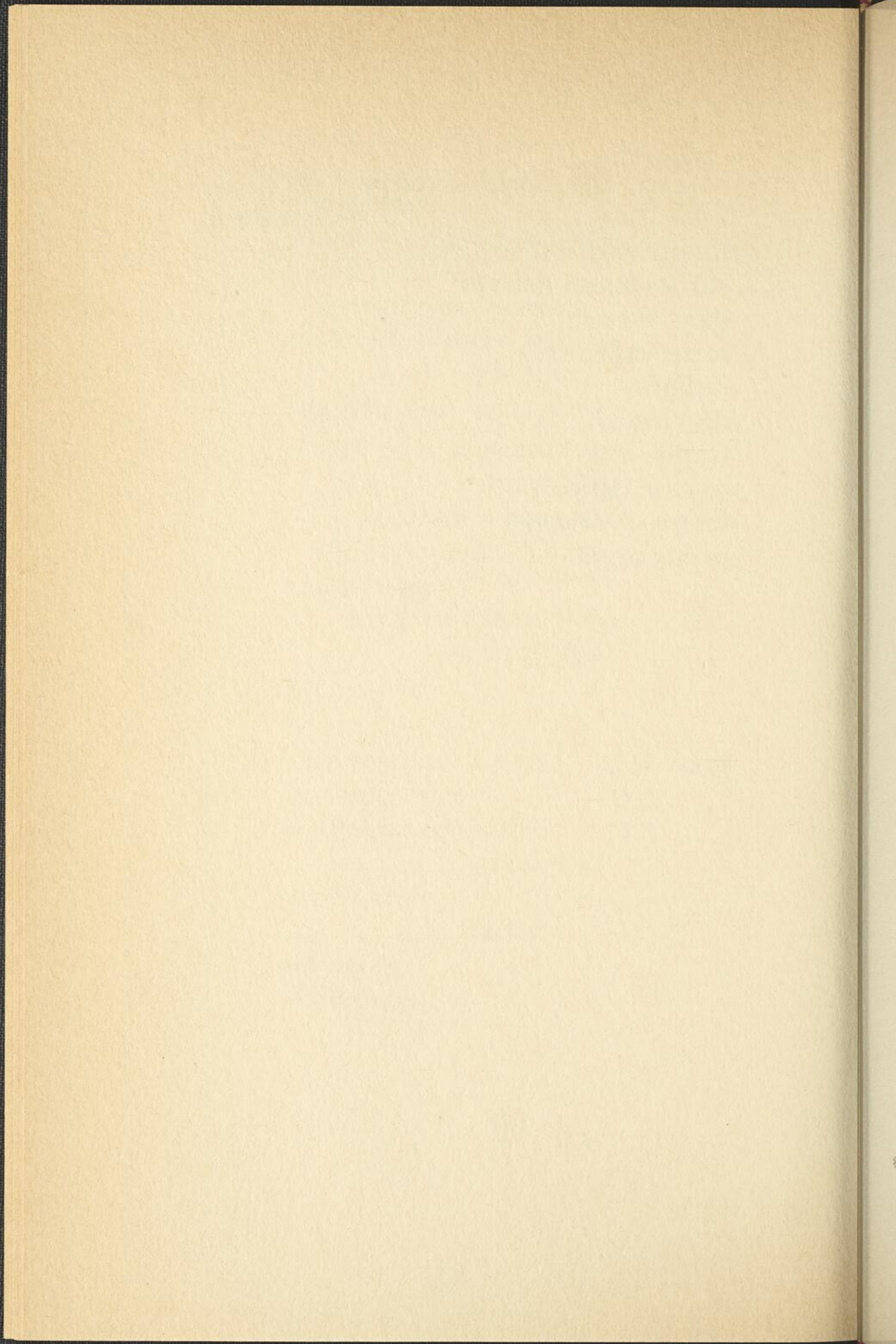
temps d'écrit(e)

pretty texte

pour M.D.

P.C.

Y.V.

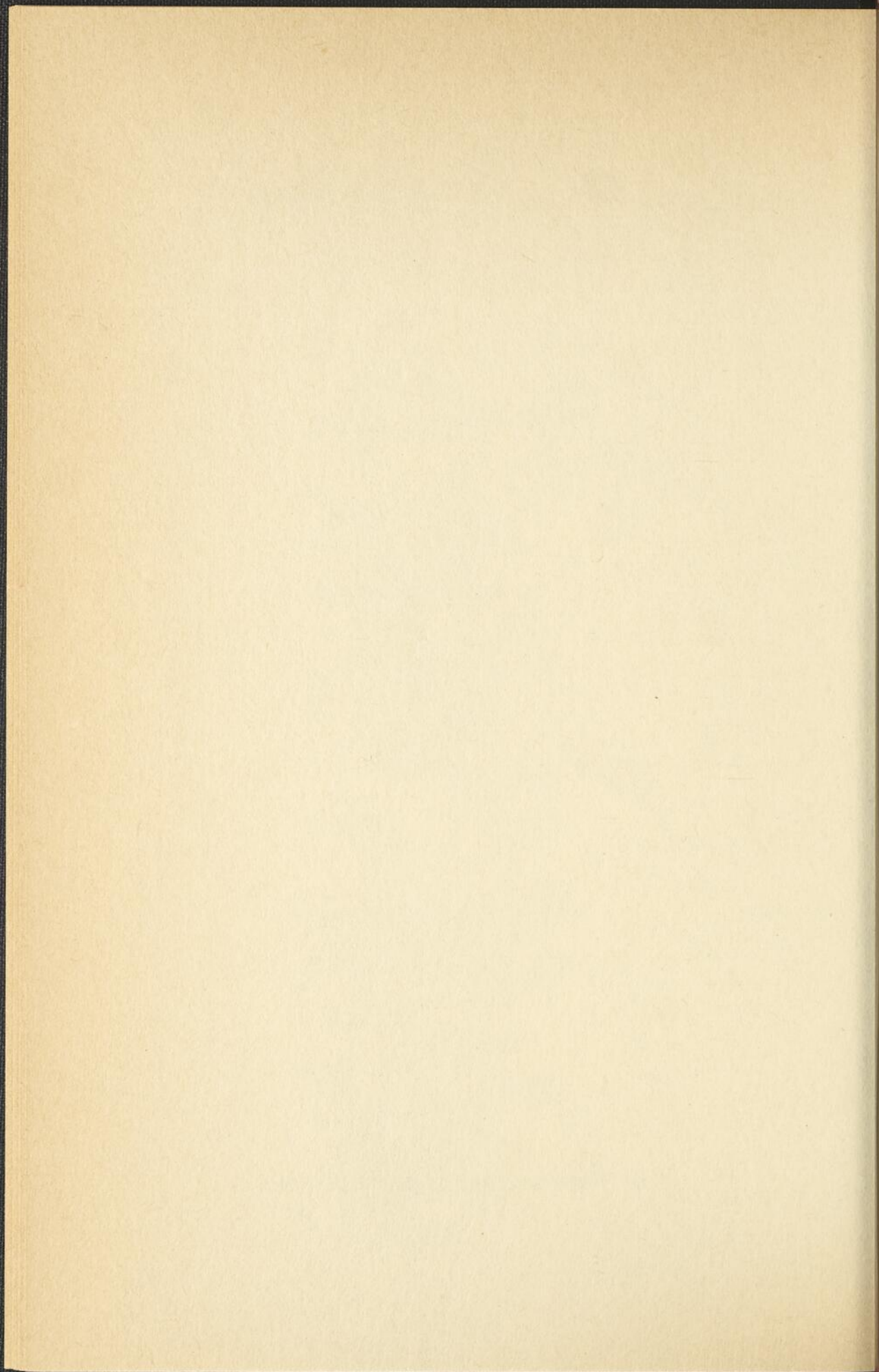


François Charron

D'où viennent les tableaux?*

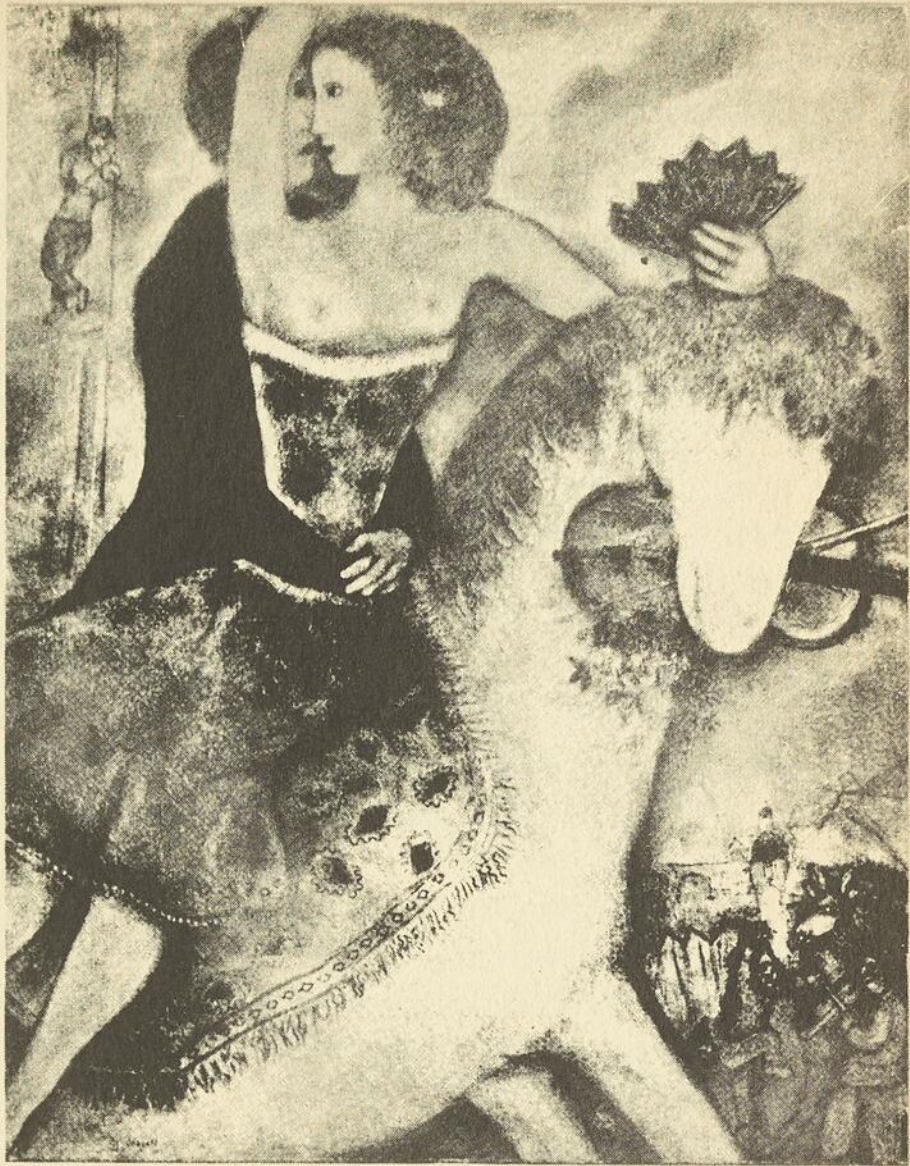
«et c'est toujours un concept que je pleure»
Antoine de Saint-Exupéry

*Extrait d'un livre à paraître prochainement.



une auge lui saute d'abord aux yeux près du bonheur cette petite chose considérable et il vous souhaite un ravin un buisson un moulin de la farine une maisonnette près de la chaussée où un grand incendie éclata il vous souhaite les étincelles une ombre les cils dans l'espace un étang près de la mémoire là où il n'y a aucun sable au début je n'ai pas voulu vivre et les épingles m'ont piqué l'eau m'a mouillé je me suis rapproché du miroir c'était moi où ai-je pu naître ici parmi les églises les clôtures les boutiques les synagogues simples et éternelles où ai-je pu de si loin devenir ce coffre ouvert à toutes les envies sa ville vous observe depuis quand sur les trottoirs de la pluie ainsi je m'approche je n'ai aucune paille je m'enfonce dans les longs cheveux des jours d'où venait-il avec son père couvert de plis et de rides avançant ses désirs avec l'effet d'une bougie avec l'éclat du sommeil d'où venait-il victime d'un clair de lune j'entendais sous ses pas le silence souffler sur les rues

là les passants obscurs le chat la vache les dents de
satin la rêverie vous emporte au bout d'un sourire
sous la voûte se faufile une image inaccessible qu'il
faut vivre une énigme pour partir sans pleurer on
lui apporte gâteaux poires fiancés mariages peuple
témoin des bruissements peuple pareil aux souches
qui voient qui entendent le coeur étendu toujours
immense est-ce déjà ma naissance pour m'étonner
et me laisser seul est-ce déjà le dehors me cherchant
comme un frère disparu qui suis-je si on me
rencontre avant une guerre prêt à forcer les
découvertes ériger les êtres et les choses à la pointe
du royaume et si je souris cherchez-moi par ici
enflammé tournant les mots c'est elle quelque
part se cachant dans mon talent elle interminable
elle aussi longue qu'une steppe d'où sortit la
tendresse doucement retenue où es-tu maintenant
sans bruit un frisson un branchage et surtout sans
faiblir presque l'instinct quand il tremble dans les
airs avec ses trésors adorables



Marc Chagall, *L'écuyère*, 1931

qu'étais-ce je ne prévoyais pas la moitié des creux
des ronds je marchais déblasonné avec même pas la
ressemblance fuyant les gardiens un étranger dont
on n'a rien à faire et ces gravitations qu'étais-ce je ne
comprends pas suis-je coupable ne puis-je donc me
déchirer et cela s'invente-t-il pendant que je me
retrouve ce n'est encore que le tendre le nouveau
le parfum de ses couleurs mille ans sans blessure
l'utopie de l'eau qui coule la dernière torture et il
volerait vous ou lui à travers le marché mais qui vole
donc ainsi devenu fou je dresserais mes veines
j'aborderais les drapeaux j'éteindraï leurs cendres je
me reposerais sans cela avec un violon devant les
vitres oui j'envahirais les domaines je leur tendrais
la main en dormant délassant une rengaine avant
longtemps il n'y en a plus tout ça je l'ai vu
l'insoutenable accueille des essors des confettis que
dieu ne permet pas l'insoutenable toujours inquiet
et avide voici ma démesure transparente voici mes
cordes voici ma maigreur mon squelette qu'il faut
cacher et appeler souvenir tout se fond se tord
s'arrange plane au revoir les roses la mare la boue
l'univers vit facilement son âge à présent

la pâleur ne s'achève pas inutilement vous avez les
diamants pour aller dormir la cruche qui fera
disparaître votre itinéraire j'avalais oui j'avalais
mais je n'écrivais peut-être pas ce que je savais et
d'abord mon avenir a l'odeur d'un savon adieu je
riposte je romps les vieux médecins croyez-moi
dévastez-moi j'ai des sanglots qui embarrassent les
poêles j'ai chagall une chandelle pour fêter le soir
je me nourrissais des anneaux des pôles des effluves
une distraction la pensée dans la bouche et devant
ce comble toute une montagne s'élève déjà
croyez-moi comprenez-moi un collier n'attend
personne les jambes restent debout la tête s'en va
je vous souhaite des quenouilles des crêpes du
champagne un truchement pour vous lever vous
rapprocher vous soulager comme ces jeunes filles se
touchent pour obtenir les soupirs le calme les
commencements de vos maladies sont aussi une
force que rien ne console une silhouette de feu un
vieillard de l'autre monde qui pleure quelque part
une lézarde me le raconte occupée à défaire les
torpeurs elle délivre une attraction un duvet
vulnérable je songe à la faiblesse du futur

j'aurai vendu ma montre je serai libre de trouver

les voix sortaient des tuyaux je célébrais les querelles
j'assistais aux brèches pendant qu'ils m'enserraient
je prenais les sortilèges pour les entendre crépiter
une prochaine fois les voix sortaient des tuyaux
les appels les culbutes vous montaient sur la toiture
pour mieux contempler la ville brûlée l'habitation la
chaleur natale derrière lui s'observe mais d'où
savais-je que l'homme la femme ne sont plus qu'un
lieu et je ne savais pas d'où ils venaient amples et
solennels comme la grâce la soie des glaces je savais
créer le mystère sauvage sans reculer vous
perceviez distinctement flotter l'inhabituel et moi
j'entrerai là où je ne savais plus je voudrai des
cavernes je serai courageux quoi qu'il arrive je ferai
du signe «pleure» de la laine sur sa figure
rose-brique après les larmes indûment j'aurai
pourtant dérouté la braise et vous-même vous me
prendrez vous me ferez plus proche et si cela existe
vous me rendrez vif fougueux lunaire et si cela
existe vous ne pourrez plus résumer mon état

juillet infini il me semble que je voyais des tentes des
juifs un soleil ardent il me semble les laisser venir et
de nouveau j'y suis hors de la carapace torpillé
canon quoi qu'il arrive nul embarras avec les coqs
les révoltes les jurons les nations ensemble à
l'unisson et les étables le fumier le chariot sans égal
fermons la détresse avec les filles aux seins laiteux
languissant dans les coins essayez de les presser
comme un seul rêveur hors du logis ainsi!
désemparé colombe je grimpe j'émerge c'est bizarre
une incandescence interminable est au rendez-vous
et en demande davantage je m'endors ne me
deshabillez pas examinez attentivement mon corps
prédisez si la bible n'est plus pour vous qu'un opéra
les grandes ondulations me rapprochent de la fin
suis-je un héros pommettes tranchantes où est le
sens l'acheminement tenace en vain je grandis
comme si on m'annonçait que les parents sont
disparus ô identité tu ne vaux pas un sou mais
qui s'en aperçoit qui brave les contraventions les
absolutions les injonctions qui intervient pour
hurler *d'où viennent-ils que veulent-ils nous confier*
leurs tactiques crucifient l'asie l'afrique l'amérique
moi je veux rester inculte me couvrir de verdure
devenir l'écorce que j'étais réellement

je ne savais plus devant ces répliques ces serments je
délaissais le même je l'envoyais par la fenêtre je
désirais la douce inconnue j'espionnais ses baisers
dans l'air plus tard j'étais complice je m'enivrais *le*
spectacle est inouï je ne savais pas ce que cela
signifiait et chaque fois perdant de la sorte les
poutres les fondations j'accusais les crânes et leurs
sourcils des plus noirs complots! dru j'éclatais torche
brûlante parodie ensorcelant le sel le fleuve les
radeaux moi je constatais ses pantalons intelligents
sa drogue d'artiste et qui sait si je ne brisais pas pour
toujours une illusion *chacal* de quoi suis-je capable
capitaine où vais-je *comédien* comment vous
enténébrer faire que les secousses devinent que vous
n'êtes plus là qu'on vous remet la lanterne la
fluidité qu'est-ce que c'est tisser sa soie affirmer
son mal donner sa vie d'où cela vient-il j'étais
descendu pour ramasser le printemps sans une
fatigue en même temps que les autres je paraissais
mais il suffit peut-être de ne plus entraver le visiteur
dans sa marche il suffit peut-être tout près à travers
nous de tâter les haies

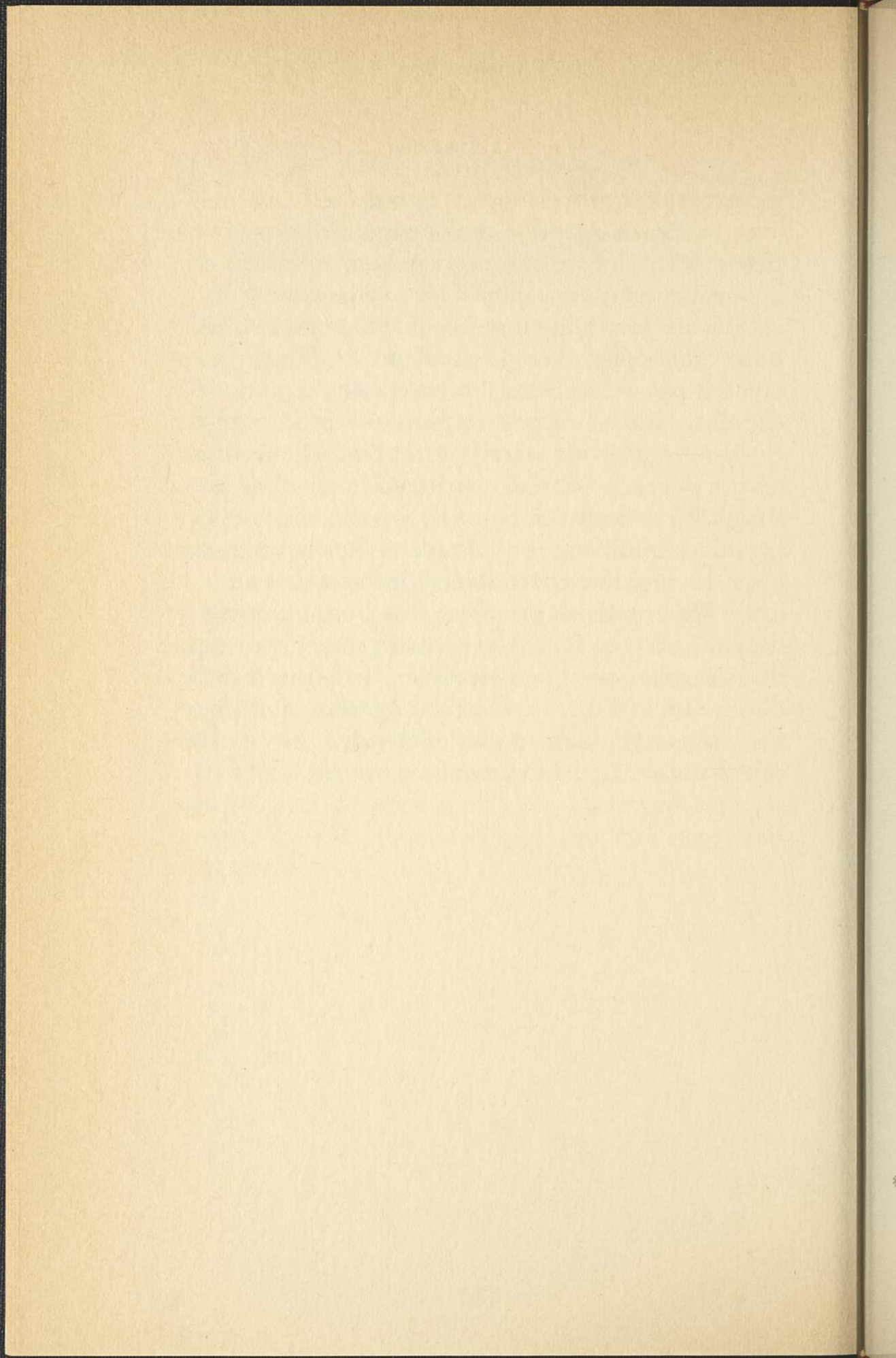
je ne comprenais pas comment un être vivant peut mourir je lui disais *le monde accablé tue les espoirs il faut chanter manifester délivrer l'heure rôder dans les coins endormis* je me trouvais si proche les pieds frôlant les bouts palpant le doux je revenais aux inscriptions en lambeaux au délice de les couler dans mes membres pour que ça corresponde très exactement quelque part aux grouillements aux clameurs je collais hors de raison une flaque du charbon un désemparement tout à coup comme si j'agitais pour la première fois la vie comme si j'étouffais l'obligation le respect que pouvais-je faire d'autre sinon lui accorder son sucre son miel un accès aux points aux rades aux pattes à son rose et son frisé il me venait du temps je souffrais je pense d'oublier une cachette quelconque je refusais de lui rougir légèrement la bouche j'avais tort je cherchais à annihiler sa taille faire disparaître son panorama que voulais-je supporter le romantisme à la limite osait m'attendre fier actif en s'appuyant sur mon épaule simplement

ose! ce qui ne reviendra jamais réclame! les cloches
qui supportent la fuite ose! ose! cette trémulation
venue là cascade maladroite je suis sur les bancs on
me chasse si souvent je veux je voudrais une dague
furieusement jetée me conduisant à ce que je sens
tu ne t'es jamais vu parfois la distraction devient ta
route toi nu sans issue tu frappes les abîmes tu pries
un ange aux moustaches très noires tu t'élèves et
passes par la fente du plafond sans effroi tu inverses
oui toi tu inverses la géométrie de l'espèce tu nous
construis tu nous construirais une apparition une
accélération te voilà voleur de remous et d'écumes
toi tu tapisses l'évidence tu consommes le froid tu
nous dépouilles de l'orgueil de l'acier *sentinelle!* c'est
pour nous quand je suis heureux c'est pour nous
quand j'habite l'automne quand je tiens la poulie
l'assiette et que l'effroyable est un poème illisible
pour notre vie je n'ai plus d'exemple non je bâille
pendant que l'archéologie nous rencontre tous

je suis pâle quand vous êtes faux je suis tué quand
vous lâchez je n'arrive plus à me défaire des chaînes
maudites ma communauté avec les bêtes ma seule
loi ma seule époque pourquoi pas je suis maillon
quand vous videz les cachots je suis dévorant quand
vous me montrez les rôdeurs les délinquants les
savants je les embrasse je m'en souviendrai de tous
les coins mon souvenir sera énergique et paisible
comme du cristal je m'en souviendrai et je les
embrasserai secoue le joug! demande-nous si le
vin jaillit des toiles et viens avec ta chaise sans
chambre toi le peintre tu nous attends sous nos
pieds avec le parterre inhabituel vous-même
déposant la peur vous répondrez à la compétence *je*
suis réaliste j'aime la terre vous aurez ce seul besoin de
ne pas travestir les guerres — mercure des
ravisseurs — les sarcophages n'auront plus de
secrets pour vous vestiges n'étranglez pas les
mouettes elles s'élancent où vous ne pouvez pas elles
émeuvent elles font résonner les mets ce qu'il
chantait ainsi il y a un demi-siècle acquittait le féroce
l'inadmissible sa tendresse entrant surprenait les
demeures une aile déclouée

bords! je refuse la certitude de l'orage j'emporte
avec moi l'aurore boréale la plus sûre la plus
instable l'air gelé transfigure mon hymne le
transforme parfois en étoile filante est-ce déjà ce qui
m'aspire tant est-ce déjà les aiguilles les pendules
les quelques gouttes de lait et son rouge aux joues
près de l'atelier que sais-je abattu accoudé aux
sacrilèges aux bourrasques illicites enfantées et
difficiles à garder où vais-je pour surprendre le
métal et devenir une bagatelle disent-ils avec leurs
persiennes inlassablement gardées entrant il n'y a
rien au-dessus où êtes-vous aujourd'hui avec vos
poings menaçant les épouvantails les barreaux la
rouille vous entêtant à la liberté de tout le
vingt-cinq octobre par toute la ville se balançaient
ses bêtes multicolores gonflées de révolution le
vingt-cinq octobre les clochers les sirènes les
exclamations les ouvriers s'avançaient chantant
l'internationale avec cent mille chansons avec un
pinceau pour décorer la planète les chefs n'en
voudront pas les tribunaux jugeront ses bras or son
front parmi les âges se tient toujours droit

mon terrain c'est cela j'avais oublié qu'il était une fois
avec ces notes quand je me dégage d'elles encore un
peu je suis sauvé je bafoue la politesse j'évolue dans
la joie instantanée quand on m'abandonne je
choisis les portraits sans cible je dirige les prunelles
pour que le plomb coule pour que les phalanges ne
tardent pas à déraciner l'impitoyable j'arpente le
chemin je ne suis pas un père je suis un monstre
et c'est lui qui vous offre la forêt l'imaginaire c'est
lui qui décroche et redécroche votre air dans la
simplicité debout il bourrait vos intestins de son
premier alphabet il se plaisait à épeler la renaissance
toujours inquiète et troublée il introduisait un
musicien populaire un clown une bonne femme
dansant un couple moderne voltigeant frais comme
du muguet pour renverser les vieilleries il suffisait
d'un miracle d'une oreille d'un égarement d'un
attachement et je m'en vais m'étendre près de vous
sans comprendre tout ce qui s'est passé



Marc Yelle

Les Espaces glissants*

*Roman inédit, 1977. Début du deuxième chapitre.

deuxièmement

tu veux être son fils. tu es prêt à le suivre. tu lui demandes de sonder ton coeur. tu veux accepter sa volonté. tu le pries. tu le pries naïvement. tu répètes les mots simples qu'on t'a appris. tu t'essaies à en chercher de plus personnels. tu concentres ton esprit sur sa présence. tu veux que ta vie tourne autour de la sienne. tu cherches en toi les zones où il est le plus vivant. tu t'adresses à sa mère marie. tu lui demandes d'intercéder en ta faveur. tu veux déposer ta vie entre ses mains. tu veux le suivre, tu veux le ciel. tu veux ton salut. tu admires sa bonté. tu loues sa grandeur. tu répètes que tu es faible. tu sais que son amour te rendra fort. tu voudrais qu'il te prenne. tu voudrais qu'il te consume. tu veux le suivre. tu veux suivre la voie étroite. tu veux aller jusqu'à lui. tu sens l'amour pour lui t'envahir. tu veux être amour pour lui. tu connais ton indignité. tu implores sa grâce. tu sais qu'il est amour. tu es ardent. il n'aime pas les tièdes. tu te jettes à genoux. tu t'abandonnes à la prière. tu le couvres d'objurgations. il te connaît toi personnellement. tu lui parles. il est ton père. tu es une de ses brebis. il n'en abandonne aucune. tu es doux et obéissant. tu te rends digne de l'aimer. tu le pries. tu le loues. tu communies. tu l'accueilles en toi. tu te sens après la communion bon. tu veux te transformer. tu veux être un fils

digne. tu parcours des yeux les rangées de lits blancs. tu repères son lit. tu épies ses gestes. tu l'observes faire sa toilette. tu le surveilles se mettre au lit. tu admires son doux visage. tu fermes les yeux heureux de savoir qu'à quelques mètres de toi il s'endort. tu aimes son visage dans tes rêves. tu es heureux en sa présence. tu sais qu'il est là. tu cherches son banc à la chapelle. il est petit. il est tout à l'avant. tu es grand. tu le surveilles de loin. tu es froid en sa présence. tu as peur qu'il se rende compte que tu le préfères. tu voudrais le toucher. tu voudrais voir son sexe. tu es troublé. tu es charmé par son corps. tu fais sa connaissance. tu parles de temps à autre avec lui. tu te rapproches de lui. vous parlez des matières à l'étude et de sport. tu joues au ping-pong avec lui. tu joues au tennis avec lui. tu es troublé en sa présence. tu voudrais trouver quelque chose de particulier à lui dire. tu l'aides parfois en classe. tu t'inities à la trompette avec lui. tu le contemples assis à son pupitre. tu aimes sa nuque. tu es heureux lorsqu'il répond correctement à une question importante. tu voudrais palper son cou. tu voudrais sentir la douceur de sa peau. tu l'épies au dortoir. tu as peur qu'on te remarque. tu voudrais te lever au milieu de la nuit et ramper jusqu'à son lit. tu te glisserais à ses côtés. tu sentirais la chaleur de son corps. tu le toucherais. tu le choisis dans ton équipe de hockey. tu le regardes se déshabiller et revêtir ses habits. tu lui passes souvent la rondelle. tu es heureux lorsqu'il compte un but. tu sens sa nuque à travers ton gant. tu le surveilles retirer ses habits trempés de sueurs. tu jettes un coup d'oeil sur son corps dans la douche. tu le choisis dans ton équipe de football. tu lui passes le

ballon aussi souvent que possible. tu es heureux de le plaquer sans trop de sévérité s'il joue contre toi. tu sens ses hanches et ses cuisses contre tes bras. tu aimes le contact de ce corps. tu voudrais toucher sa peau. tu voudrais qu'il soit ton ami. tu pourrais parler de tout avec lui. tu t'efforces d'être en sa compagnie le plus souvent possible. tu ne prends pas cela au sérieux ces douze noms sur un bout de papier. tu tires jacques le majeur. il tire jacques le mineur. tu souris. tu es flatté. tu te réjouis de la voix du sort. tu te fractures un poignet. il vient te voir à l'infirmerie. tu joues aux échecs avec lui. tu contemples à la dérobée son visage. tu cherches ses yeux. tu regardes ses dents et ses lèvres. tu surveilles sa main qui avance un pion. tu voudrais la toucher. tu as peur de la toucher. tu ne sais ce qu'il penserait de ce geste. tu as peur qu'il ne te veuille pour ami. tu prépares certains examens avec lui. tu es désolé que les vacances pour quelques semaines vous séparent. tu voudrais lui parler avant qu'il ne parte. tu n'y parviens pas. tu voudrais lui dire tu ne sais trop quoi. tu es réservé. tu voudrais lui dire que tu es bien en sa présence. tu voudrais lui dire que tu veux être son ami. tu jalouses l'été qui te l'enlève. tu reviens vers tes royaumes. tu commandes à l'été. tu abaisses le levier qui met en marche le moteur électrique. tu entends l'air circuler dans les tuyaux et les trayeuses qui remercient par des soupirs saccadés. tu regardes les jets de lait à travers le tuyau de caoutchouc transparent menant des trayons au récipient métallique. tu es le neveu du laitier. tu domptes le tracteur. tu coupes le foin. tu le mets en andains. tu attaches au tracteur la presse qui l'avale à grandes bouchées. tu sarcles des arpents

et des arpents de maïs. tu sens le soleil sur ta nuque. tu sens la brûlure de l'eau dans ton gosier. tu fixes les marmottes méditant au soleil. tu assures l'affouragement pour l'hivernage des bêtes. tu intègres l'affinage au cycle du fumier et des moissons. tu relies le lait à la voie lactée. tu reluques le ciel comme autrefois ton grand-père. tu contemples la grande ourse. tu t'imagines une constellation peuplée de vaches ruminantes de jeunes veaux gambadant et de boeufs énormes et paresseux. tu penses à lui. tu voudrais lui faire connaître tes terres. tu penses à la rentrée. tu humes le foin nouvellement coupé. tu te baignes dans cette effluve verte. tu t'allanguis dans cette orgie de satin serti d'émeraudes et de diamants mauves et violets. tu penses aux dieux de l'olympes qui ont le privilège d'une couche de foin fraîchement coupé renouvelée toutes les heures. tu oins ton corps de cette fragrance diabolique. tu t'y roules. tu folâtres avec les fourmis qui te grimpent dessus. tu t'amuses avec les mulots qui te filent entre les jambes. tu connais l'ivresse calme procurée par le foin en train de sécher. tu écoutes les cigales qui se moquent de l'hiver. tu les imagines en débauche parmi ces sèches arômes. tu t'endors à l'ombre du saule solitaire qui se dresse comme un mirador folié au coeur de la glèbe. tu te réjouis de l'indifférence cassante du foin engrangé. tu emplis tes narines de son odeur discrète et basanée. tu admires ce vert olive gris poussiéreux familier. tu multiplies tes voyages au pays des fabricants de parfums et des lavandières. tu découvres des lieux où le monde s'immatérialise puisque son essence ne peut être que sentie. tu associes l'avoine à une blonde luxure distribuant

dans toutes les directions des invitations à se coucher tendrement dans les méandres de sa chevelure de paille. tu avertis le poète toutefois que l'avoine fait plus que picoter. tu lui trouves l'indolence de toutes les plantes céréalières. tu admires la fierté des graminées. tu jouis de la grâce avec laquelle la paille s'offre à toutes les langues du feu. tu la surveilles lancer dans la brunante le souffle de ses tisons. tu ne t'étonnes pas que les cendres mettent plus de temps à mourir que le feu n'en a mis à la dévorer. tu penses à lui. tu vois son visage ses yeux sa nuque sa main. tu jouis de l'odeur des déjections des jeunes veaux. tu fermes les yeux. tu savoures ces relents épicés colorés. tu respires les parfums musclés du fumier. tu te mélanges aux effluves de la terre. tu associes l'arôme de ses muscs à la sueur de son union sexuelle avec les éléments. tu t'emplis de cette odeur de vie et de sécrétions végétales putréfiées. tu jouis de tes fonctions olfactives. tu parcours d'étranges royaumes où le partage entre l'objet et ses manifestations n'est pas encore réalisé. tu sais que le champ engraisé est la promesse du lait à venir. tu te réjouis. tu vois septembre faire tes valises. tu penses à lui. tu dis adieu à l'été. tu le portes sur ton visage hâlé. tu le retrouves. tu admires son visage bruni. tu cherches ses yeux. tu parles de tes vacances. il raconte les siennes. tu es calme. tu es si heureux de le revoir. tu as de longs mois devant toi. tu sais qu'il sera là tout le temps. tu es calme. tu es heureux. tu dis son nom. tu le répètes. tu fermes les yeux. tu voudrais qu'il te parle. tu joins les mains. tu lui offres tes louanges. tu communies. tu lui parles. tu sais qu'en lui se cache le mystère de l'amour. tu ne veux rien. tu ne désires rien. tu

veux reposer en lui. tu sais qu'il est lumière. tu examines la houlette de berger dans sa main. tu voudrais baigner dans son amour. tu veux baigner dans l'amour. tu dis son nom. tu répètes son nom. tu l' observes au dortoir. tu cherches ses yeux. tu cherches son corps. tu veux être son ami encore davantage. tu ne sais que faire pour y parvenir. tu le vois quotidiennement. tu partages directement ou indirectement toutes tes heures avec lui. tu suis sa vie des yeux. tu veux connaître toute sa vie. tu voudrais compter dans sa vie. tu voudrais partager sa vie. tu lui parles. tu répètes son nom. tu te tournes vers lui. tu plonges en toi. tu l'y rencontres. tu lui parles de ta misère. tu lui adresses tes prières. il ne te répond pas directement. tu regardes la nature et les hommes autour de toi. tu sais qu'il est à l'oeuvre en eux. tu lis l'évangile. tu sais ce qu'il attend de toi. tu sais qu'il est amour. tu sais que pour le rejoindre il faut aimer. tu sais que si tu aimes tu partageras son amour de toute éternité. tu veux aimer. tu veux aimer le plus haut. tu veux t'abreuver aux sources du pur amour. tu sens l'eau couler sur tes épaules. tu sens les frissons de ta peau. tu sens la chaleur qui la pénètre. tu sens la buée protectrice qui t'entoure. tu sens ton sexe se gonfler. tu sens les caresses de l'eau. tu sens l'appel qu'il lance à ta main. tu retiens ton bras. tu le vois irréel dans la vapeur. tu t'offres à l'eau caressante. tu sens ta peau frémir. tu laves ton corps. tu touches ton sexe. tu t'imagines un gros nez rubicond. tu le vois se gonfler encore. tu le laves. tu emplis tes narines de son odeur de lait caillé sueur rance fromage salé pollution moisie. tu sens tes entrailles jubiler. tu résistes. tu continues à le laver. tu le sens transpercé

d'aiguillons. tu le frottes. tu t'arrêtes à la limite. tu le laves encore. tu as envie de. tu résistes. tu termines en vitesse. tu sors. tu es triste. tu n'aimes pas chier en stéréo dans les toilettes communes. tu aimes excréter en paix. tu apprécies le silence. tu te faufiles toujours dans la toilette des profs. tu répètes son nom. tu l'appelles à l'aide. tu veux apprendre à aimer. tu es prêt à tout renier pour l'amour. tu sais qu'il est en toi. tu sais qu'il a établi sa demeure en toi. tu lui offres ta vie en partage. tu sais que l'amour est ta part divine. tu sais que rien sinon lui et son amour n'a d'importance. tu sais que le monde n'est que cendres. tu sais que l'âme est lumière. tu sais que le monde étouffe l'âme. tu sais qu'il faut vaincre le monde. tu sais que l'âme est éternelle. tu sais que les biens matériels sont illusoires. tu sais que tout ce qui ne se rapporte pas à lui est trompeur. tu sais qu'il doit être le centre de ta vie. tu sais que dans les choses l'homme ne peut que se perdre et se disperser. tu sais qu'il faut les renier. tu sais qu'il faut t'appuyer sur lui. tu sais que confiant tu dois te livrer à lui. tu sais que les choses nous détachent de l'amour. tu sais que l'amour doit irradier de ta vie. tu sais que jamais tu ne dois t'égarer dans les choses. tu sais que jamais tu ne dois te détacher de l'amour. tu sais que l'âme s'avilit si elle pactise avec ici-bas. tu sais que l'amour peut se corrompre. tu sais que le monde est démoniaque. tu veux vivre en lui seul. tu veux t'abandonner à l'amour. tu veux qu'il t'aide à tout renier. tu es heureux en sa présence. tu recherches sa présence. tu attrapes le moindre prétexte pour en jouir. tu écoutes ceux qui parlent des filles. tu prêtes un peu l'oreille à ceux qui font part de

leurs expériences. tu trouves les histoires obscènes ennuyeuses. tu apprends ce que le mot homo signifie. tu gardes toujours silence. tu vas en excursion avec un groupe. tu montes la tente avec lui. tu déroules ton sac de couchage près du sien. tu t'étends. tu le sens s'endormir près de toi. tu ne trouves pas sommeil. tu t'imagines voir son visage. tu devines ses yeux fermés sous leurs longs cils soyeux. tu tends la main vers lui. tu veux le toucher. tu as peur. tu la retires. tu répètes ton geste. tu ne peux dormir. tu penses à son corps. tu penses à son sexe. tu penses à la douceur de sa peau. tu roules des images érotiques dans ta lourde tête brumeuse. tu te l'imagines nu. tu vois son sexe dressé. tu t'endors. tu le trouves au réveil gai. tu as les yeux lourds. tu te laisses envahir par son rire. tu bondis. tu es content qu'il soit près de toi. tu sens sa présence. tu es si heureux d'être à ses côtés. tu voudrais le lui dire. tu ne sais comment. tu admires son visage. tu regardes son corps. tu es bien avec lui. tu veux être son ami. tu sens ton sexe s'arracher d'entre tes jambes. tu le vois se promener dans la douche et fouiller dans la boîte de linge sale à la recherche de son caleçon. tu y discernes des traces jaunies. tu embrasses son caleçon. tu le humes. tu vois ton pénis se promener dans le dortoir. tu le repères dressé au plafond. tu lui ordonnes de revenir. il sourit. il continue de se dandiner au-dessus de ta tête. il change de place. il va au-dessus de son lit. il grandit et grandit encore. il grandit toujours. il est un pilier. il s'y appuie. tu t'envoles vers lui. tu t'accroches aux poils qui à sa base dessinent des volutes. tu te réveilles. tu sens le socle chaud et humide. tu veux t'élancer vers lui. tu l'implores.

tu t'inities au silence. tu fais la paix en toi. tu veux entendre ce qu'il exige de toi. tu aimes le calme protecteur de la chapelle. tu veux le rencontrer. tu veux qu'il te prenne par la main. tu veux qu'il plie ta volonté. tu veux te rendre à lui. tu veux te couler en lui. tu veux être pur. tu veux être un temple. tu veux briller de l'éclat du diamant. tu veux qu'il te remarque. tu veux qu'il t'élise. tu veux te purifier. tu appelles la grâce. tu veux la grâce. tu sais qu'il est difficile de suivre ses exigences. tu veux les suivre. tu sais que vivre signifie affronter continuellement le danger d'être séparé de lui. tu le pries. tu ne veux pas connaître les affres de la chute. tu sais qu'il pardonne tout. tu vas en retraite avec la classe. tu partages une chambre avec lui. tu pries. tu le contemples. tu médites. tu penses à l'amour la paix le bonheur. vous vivez dans le silence. tu admires à satiété son visage ses yeux sa bouche ses lèvres. tu le surveilles pendant les études. tu poses le regard sur sa nuque courbée au-dessus d'un livre. tu étudies à peu près au même rythme que lui. il se retourne parfois. il surprend ton regard. tu joues au lunatique. tu ne plonges pas les yeux dans les siens. tu as ses yeux en toi. tu voudrais étudier à ses côtés. tu voudrais dormir à son flanc. tu voudrais prier avec lui. tu t'accroches à lui. il est la voie. tu sais que l'amour engagé sur cette voie mène à la vérité. tu attends l'amour qui tracera ta voie. tu sais que cette voie est la seule. tu répètes que le monde est un repère semé de pièges et d'embûches. tu es convaincu que tu vaincras. tu te frayeras un chemin. tu ne dévieras pas de la voie que l'amour te trace. tu ne le renieras pas. tu fuis le monde et ses artifices. tu sais que cette voie n'est pas facile.

tu crois en ta force. tu sauras renoncer. tu te laisseras guider par lui. tu le supplies de t'aider. tu lui parles à coeur ouvert. tu veux suivre ses directives. tu n'entends pas bien sa voix. tu continues à lui parler. tu continues d'être à l'écoute. tu demeures rivé à ses commandements. tu espères son appel. tu connais déjà ta réponse. tu aiguises ton regard. tu te prépares à l'accueillir. tu tournes ton regard vers l'intérieur. tu contemples son visage imprécis. tu ne désespères pas. tu fais appel à la grâce. tu l'inondes de prières. tu demandes à demeurer en son amour. tu bâtis ton monde sur la grâce et l'amour. tu veux connaître les délices de ceux qui ont su demeurer en lui. tu veux te noyer en lui. tu veux recevoir en partage la pure joie de sa présence perpétuelle. tu n'es pas d'ici. tu es différent. tu poursuis d'autres buts. tu le veux pour seul refuge. tu veux être de son royaume. tu veux l'anéantissement dans l'amour. tu feras partie des élus. tu seras de leur nombre. tu fais partie de l'élite qu'il s'est choisie. tu accueilles les vacances. tu te sépares une seconde fois de lui. tu espères que lui aussi le connaît. tu crois qu'il n'en sera que plus digne d'être ton ami. tu admires son visage. tu es heureux qu'il soit son oeuvre. tu veux que ton amitié pour lui soit aussi son oeuvre. tu te roules dans l'été. il bénit ton travail. il surveille tes oeuvres. tu retrouves son visage partout. tu le pries. tu lui offres tes gestes. tu lui confies ton travail. tu te mires dans le miroir de l'été. tu approfondis son visage. tu contemples la figure fiévreuse du soleil. tu y admires sa volonté. tu te lies à la surface de sa chair. tu éprouves l'amitié de ton corps pour celui du chien qui s'y frotte. tu t'émeus de l'éblouissement

du bout de tes doigts au toucher du duvet des oiselets. tu apprécies la sagesse et la naïveté des taupes. tu chantes ses oeuvres visibles dans la nature. tu sursoutes à la vue de l'accouplement de la jument et de l'étalon. tu as mal lorsque le couteau tranche la gorge du porc. tu lui dédies tes jours. tu poursuis la découverte de son visage omniprésent. tu chavires sous les grands vents chauds. tu accueilles l'orage. tu vois sa sagesse dans le cri strident de la chauve-souris. tu t'interroges sur l'utilité de la mouffette en confrontant son odeur nauséabonde à l'éclair blanc sur le pelage de son dos. tu apprends à lire les signes. tu déchiffres l'arc-en-ciel méandré des couleuvres. tu condamnes le sans-gêne des étourneaux. tu tends l'oreille à l'affairement du pic-vert. tu connais le haut vol et la plainte à intervalles réguliers de l'engoulevent. tu admires la momification des chouettes. tu vois son visage dans tes étés vagabonds. tu en limites les frontières par sa présence. tu empoignes à pleines mains les cornes d'abondance de l'été. tu sens ton corps devenir plus grand. tu te sens devenir plus fort. tu apprends ton corps. tu découvres sa fatigue et sa plénitude dans l'eau du lac à la nuit tombante après une journée de travail harassante. tu épouses la résistance de la terre au mouvement qui la retourne. tu connais la soif. tu la compares à la soif que tu as de lui. tu veux t'abreuver à cette source. tu penses souvent à lui. tu t'imagines ce qu'il fait. tu jouis de l'inactivité relative que les jours de pluie amènent. tu savoures la chair pulpeuse de la tomate cueillie sous le soleil et dévorée aussitôt. tu penses à lui. tu sens tes pieds dans tes espadrilles mouillées par la rosée. tu te questionnes sur sa sagesse en

te rendant compte des dégâts causés aux récoltes par la grêle. tu es surpris de ton effroi quasi hiératique devant les éclairs. tu suis l'étoile filante. tu penses à lui à bord de la vieille chaloupe qui prend l'eau. tu engloutis en quelques minutes les fraises sauvages si péniblement cueillies le long des fossés. tu maudis ton allergie à l'herbe à puces qui te tourmente annuellement entre dix et vingt jours. tu lui consacres ton repos dominical. tu te reposes comme lui le septième jour. tu salues la fin de l'été. tu unis ton corps à la terre en te couchant dans l'herbe et en t'étendant dans les labours. tu caresses l'écorce des peupliers. tu fais tes valises. tu le salues. tu voudrais lui sauter au cou et l'embrasser. il a grandi. tu le scrutes. tu cherches ses yeux. tu l'aimes. tu n'en peux plus de silence. tu ne peux parler non plus. tu cherches des mots. tu pleures seul avec tes mots d'amour aux lèvres. tu lui prêtes des livres. il te passe les siens. tu discutes avec lui. vous parlez de choses non compromettantes. tu veux seulement sentir sa présence. tu veux sentir que lui aussi est content d'être avec toi. tu joues plus souvent aux échecs avec lui. tu fumes une cigarette avec lui à l'occasion. tu ne parles pas de toi. il ne parle pas de lui. tu lui offres cette amitié. tu penses à jean son préféré. tu veux lui ouvrir ton âme. tu veux qu'il te pénètre totalement. tu veux être tout imprégné de lui. tu te concentres sur son message d'amour. tu lis l'évangile. tu médites. tu te laisses envahir. tu te laisses ravager par ton amour pour lui. tu doutes. tu ne sens pas son amour pour toi. tu continues à l'implorer. tu veux te laisser mener par lui. tu veux être transformé par l'amour. tu veux qu'il te moule. tu es à l'écoute de son

message. tu es prêt à engager le combat pour l'amour. tu veux un signe de lui. tu es prêt à lutter contre les forces obscures. tu ne veux pas lutter seul. tu exiges un signe t'assurant qu'il est à tes côtés. tu le pries. tu le supplies. il garde silence. tu veux te dissoudre en lui. tu demeures attentif à son appel. tu ne l'entends pas. il se dérobe. tu demeures seul avec tes formules. tu l'appelles. il s'esquive encore et toujours. tu te sens seul. tu te sens abandonné. tu essaies encore de le prier. tu ne sais plus que dire. tu le sens loin de toi si loin. tu ne jouis plus des mots que tu lui adresses. tu parles à vide. tu pries plus rapidement. tu pries moins souvent. tu pries moins longtemps. tu sens l'eau très chaude sur tes épaules. tu baignes dans la vapeur. tu es charmé par la polyphonie de l'eau. tu le sens se gonfler. tu te sens grand. tu te sens fort. tu transformes ta main en un gant de mousse. tu l'empoignes à pleines mains. tu le frottes. tu le caresses. tu sens une main dans tes reins. tu le laves. tu sens une main dans tes pieds. il enfle. tu le laves. tu sens une main dans ta nuque. tu vois sa couleur lilas. tu l'enduis de savon. il gonfle et gonfle. tu le caresses et caresses encore. tu établis un circuit de la nuque au gland en passant par les testicules et le ventre. tu t'agites. tu presses tes caresses. tu le savonnes. tu le pétrifies. tu t'abandonnes au plaisir. tu arque la frénésie. tu te crosses oui. tu dis tant pis. tu dis c'est bon. tu penses à ta prochaine confession. tu es honteux d'avance. tu es plaisir. tu tournes le robinet. tu sens l'eau plus chaude. tu sens des papillons dans ton ventre tes testicules ton dos. tu promènes ta main du périnée au gland. tu satines le gland au creux de ta paume. tu sens la lame du plaisir. tu sens des

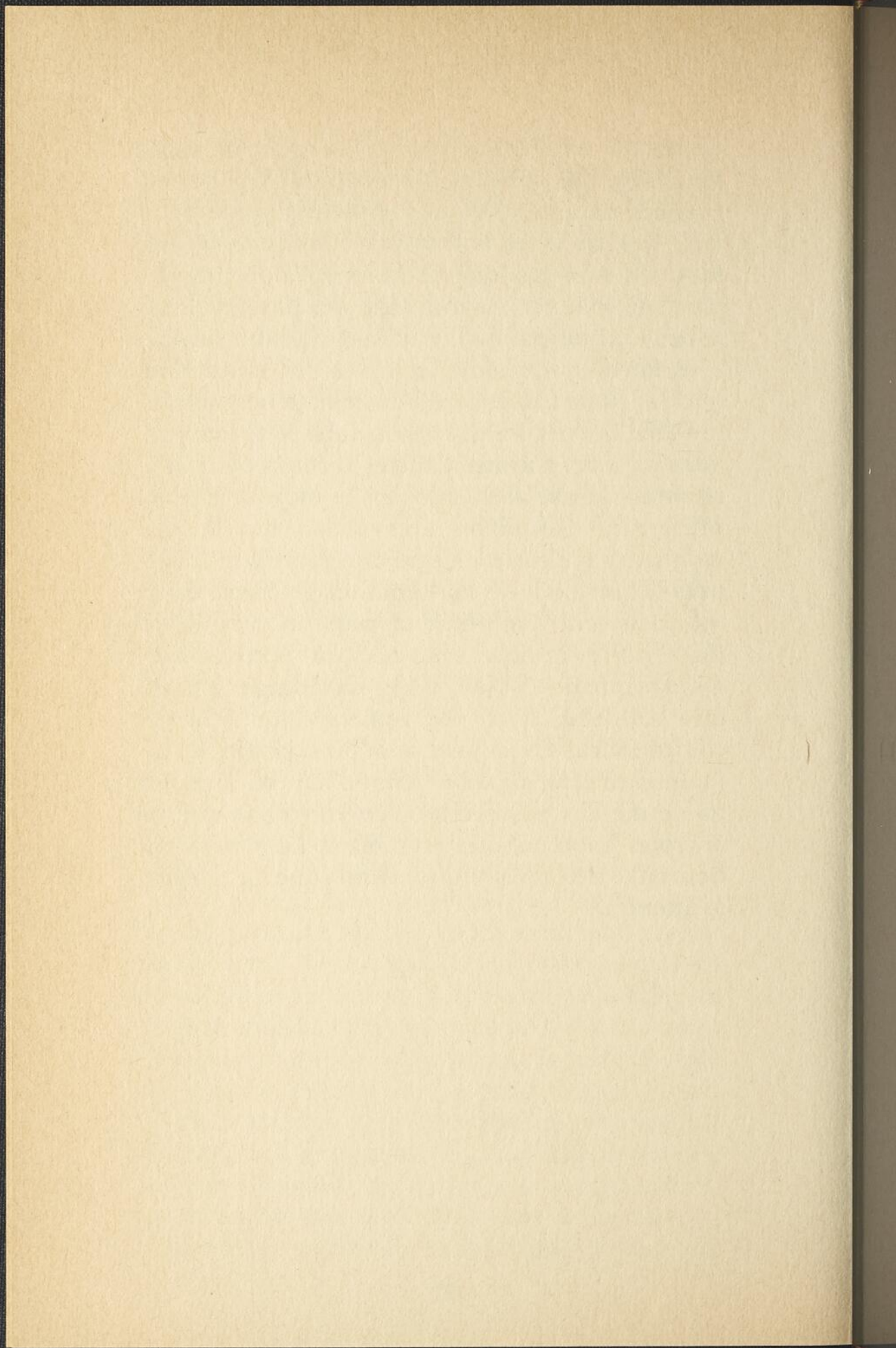
morsures insoutenables dans ton sexe. tu empoignes tes testicules. tu cambres les reins. tu accélères le mouvement de ta main. il gonfle encore. il est violemment violet. tu voudrais t'étendre. tu continues de plus belle. tu dérives avec l'eau. tu es un mouvement aqueux. tu le coulisses dans ta main amoureusement enragée. il se confond avec le mouvement de ton poing enroulé. tu admires le citron violet. tu le mousses à nouveau. tu donnes à ta main un mouvement fou. tu vois un léger jet liquide. tu vois un long éclair blanc. tu vois un second éclair blanc plus court. tu vois deux ou trois autres jets légers. tu abaisses la main. tu sens des archets glissant dans ton dos. tu sens des ongles qui grattent ta colonne vertébrale. tu as chaud. tu regardes ta main. tu y distingues des petites boules blanches gélatineuses. tu te laves soigneusement les mains. tu les sens collantes. tu laves ton sexe. il est souple et élastique. tu voudrais t'étendre dans le foin vert. tu siffles en t'habillant. tu vas à confesse. tu t'accuses de tes péchés habituels uniquement. tu n'as pas de remords. tu te crosses souvent. tu aimes ça. tu te crosses deux fois de suite. tu jouis encore plus. tu te raffines. tu découvres en marge de la guerre des gaules une nouvelle façon de lire les augures. tu éjacules sur la surface d'un miroir. tu interprètes les arabesques dessinées par ton sperme. tu deviens virtuose du solo cinq. tu te tournes encore vers lui. tu ne perçois aucune lumière. il demeure opaque. tu veux te réformer. tu l'appelles. il ne répond pas. il te laisse dessécher. il te prive de son amour. il se dérobe. il est absent. il s'absente de ta vie. tu es laissé à toi-même. tu es seul. tu l'appelles moins souvent. tu perds

intérêt. tu poursuis ta vie. tu te crosses. tu ne le bannis pas. il se retire de lui-même. tu ne sens pas sa disparition. il s'éclipse graduellement. tu te taries. il s'estompe. tu deviens indifférent. tu ne babilles plus son nom. tu ne ressens rien. tu ne ressens ni honte ni envie de lui. il n'est plus là. il n'a jamais été là. il s'esquive comme par enchantement. tu te crosses. tu prends congé de lui. tu joues au hockey. il joue avec toi. tu délimites l'hiver. tu l'enclos à l'intérieur des bornes strictes d'une patinoire. tu étudies. il étudie. tu lis. il lit. tu découvres des livres. tu en parles avec lui. tu partages son enthousiasme. il partage le tien. vous faites partie de l'harmonie. vous appartenez tous deux à la première section des trompettes. vous jouez colonel bogey march oh when the saints saint louis blues et caetera. vous écoutez davis et gillespie. vous rêvez de jouer comme ça un jour. tu attends. tu es toujours aussi réservé. il est toujours aussi timide. tu attends. tu grandis. tu penses à tes jeux dans la douche. tu te demandes s'il les pratique. tu voudrais prendre ta douche avec lui. tu voudrais le voir bandé. tu te demandes si tu pourrais toucher son pénis en érection. tu t'imagines le caressant. tu penses à son sperme jaillissant dans tes mains. tu ne sais pas si des garçons peuvent s'embrasser. tu veux être son ami. tu voudrais t'étendre près de lui. tu voudrais le caresser. tu voudrais être caressé par lui. tu pars en vacances. il part aussi. tu te plies aux lois du travail salarié. tu amasses pendant l'été de l'argent. tu comptes les années déjà. tu repasses les trois dernières. tu es étonné de tout ce qui a changé. tu ne pries plus. tu penses souvent à lui. tu voudrais tout savoir sur lui. tu as peur parfois. tu ne sais pas s'il

sera ton ami. tu as peur qu'il refuse. tu as peur qu'il ait peur. tu as peur des gestes de cette amitié. tu la veux totale. tu attends. tu jouis de l'été. tu te dévêts. tu t'étends sur le sol. tu dresses ton phallus impatient dans la nuit naissante. tu t'y acharnes de tes mains sauvages. il se fait de marbre veiné dans tes paumes. tu le sculptes. il te transperce. il te transit de spasmes. il te transperme. il gicle encore et encore. tu essuies tes mains dans l'herbe. tu contemples ton sperme scintillant sur ton ventre. tu te lèves. tu marches. tu rentres. tu t'endors. tu te réveilles au milieu de la nuit. tu recommences. tu suis le lumineux sentier que ta rage ou ton amour indique à ta main. tu enduis ce sexe de salive. tu le fais coulisser dans ta main avec frénésie. tu t'endors épuisé. tu entends des oiseaux chanter dans ton ventre. tu l'oublies. il t'échappe. tu le remplaces par ta cousine. tu t'approches du mur. tu colles ton oeil sur la fente. tu vois ses seins. tu caresses ton sexe avec sa chemise de nuit. tu surveilles l'été vieillir. tu es seul. tu l'aimes. tu souffres de son absence. tu ne sais que faire de ton amour. tu ne sais que faire de ta force. tu attends septembre. tu fais tes valises. tu le revois. il est beau. il est là. il a grandi. tu es séduit par lui. tu aimes sa beauté. tu caches ton admiration. tu veux toucher son sexe. tu veux jouer dans sa toison. tu reçois une lettre de lui salut tu seras sans doute surpris par cette lettre. mais je n'aurais pu te dire de vive voix ce que j'ai à te confier ici. il y a quelques mois déjà que je veux t'écrire. la timidité m'a toujours retenu. maintenant que quelques lignes sont tracées ça me paraît facile et je pourrais te parler ainsi pendant des heures. je suis seul. je voudrais être ton ami. ce n'est pas

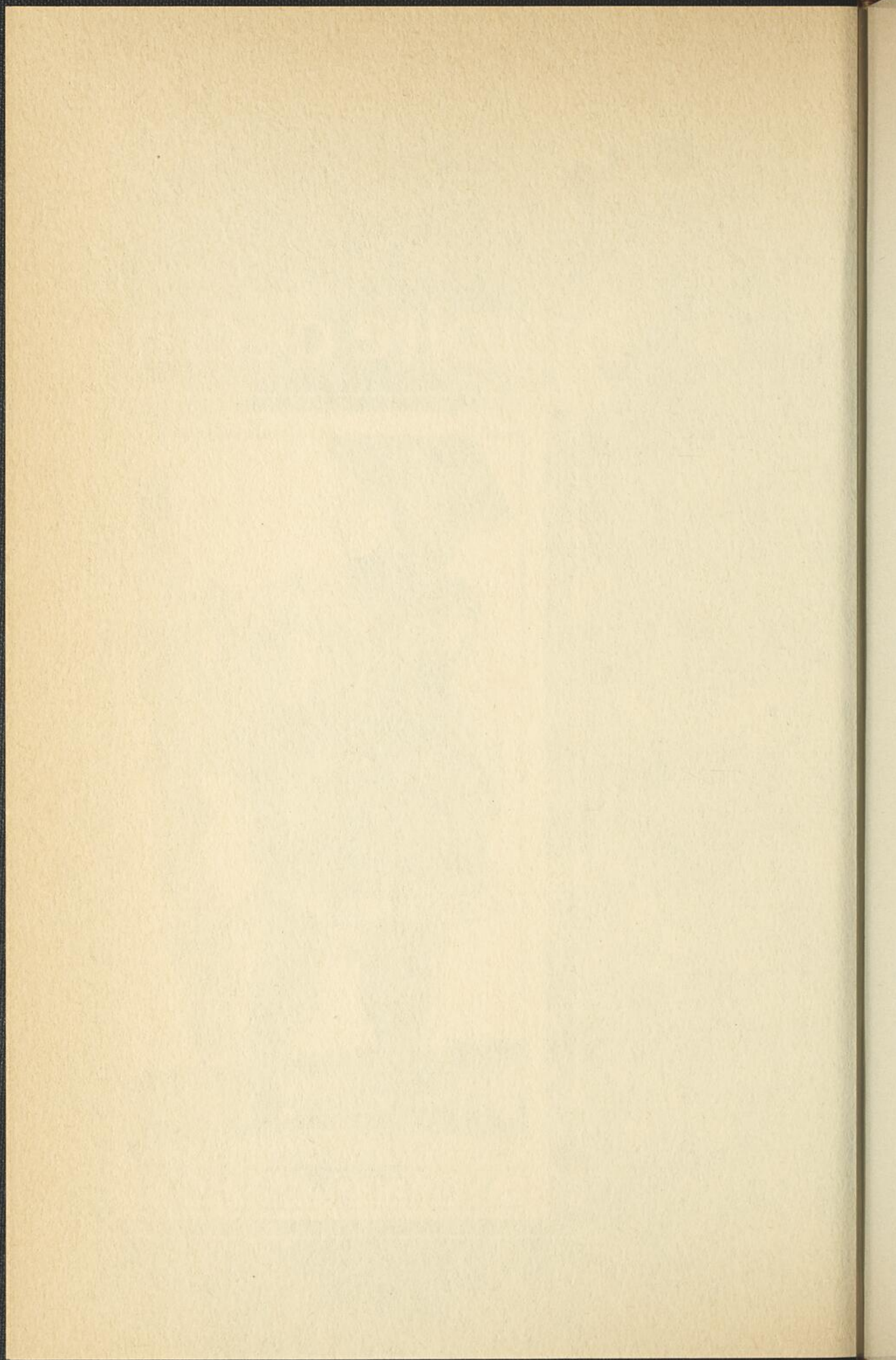
que la vie de collègue m'ennuie. j'adore les livres et j'aime le sport. il me semble toutefois que la vie en ces murs pourrait et devrait nous offrir davantage. il y manque quelque chose. est-ce trop que d'exiger l'amitié. toi et moi avons ici de nombreux camarades mais possédons-nous un ami. il y a des profs que nous admirons mais y en a-t-il un qui nous émerveille. il y a longtemps que je t'admire et déjà à l'époque je t'ai voulu pour ami. tu étais et demeure introverti te tenant toujours à l'écart du groupe sauf pour les sports. je n'ai jamais pu te connaître. ça fait déjà plus de trois ans que ça dure. chaque jour nous nous sommes vus nous avons échangé quelques paroles nous avons préparé des examens ensemble. nous avons joué au hockey au football au ping-pong au tennis et aux échecs et nous avons fait un peu de musique ensemble. jamais tu ne t'es départi de ta réserve. et moi je n'ai su vaincre ma timidité. je te veux pour ami. lorsque en classe de latin nous avons fait le de amicitia c'est à toi que je pensais. j'ai réfléchi et j'en suis arrivé à la conclusion que l'amitié n'est pas aussi difficile qu'il le paraît à première vue dans cette oeuvre. j'exige beaucoup mais j'ai d'autres critères que ceux de cicéron. il me semble que notre amitié serait facile. oui facile. nous parlerions nous serions forts nous apprendrions des choses nous serions compris. je crois te connaître assez pour savoir que tu n'auras pas la tentation de rire de moi. malgré tout j'ai peur de ta réaction. tu me trouveras peut-être pusillanime ou indigne de toi. il se peut aussi que tu m'ignores que tu ne veuilles plus me parler que tu repousses la haute amitié que je t'offre. mais sache que j'ai longuement médité ces mots et que ce n'est pas

de façon irréfléchie que je t'écris. j'ai mûri lentement ce projet j'ai ébauché un grand nombre de lettres j'en ai complétées plusieurs et celle que tu lis est le fruit de nombreux brouillons. oh non pas que j'accorde grande importance au style ou à la tournure des phrases. mais je ne voudrais pas qu'il y ait malentendu. j'aspire à te faire comprendre et sentir les sentiments que j'ai pour toi. je compte sur la générosité de ton âme qui te fera discerner dans cette lettre ce qui s'y cache. n'ayant d'autres recours pour être reconnu de toi j'ai dû adopter ce moyen. j'aurais préféré ne pas forcer ainsi ton coeur. le seul espoir qui me reste est que ta réserve soit à peu près l'équivalent de ma timidité. peut-être es-tu toi aussi seul. peut-être ta position privilégiée dans notre groupe n'a-t-elle eu pour conséquence que de t'isoler encore davantage. je veux être ton ami. si tu me remets cette lettre je comprendrai et je jure que plus jamais je ne t'importunerai. si par ailleurs d'ici une semaine tu ne me l'as pas rendue j'en conclurai que tu acceptes mon amitié. tremblant j'irai vers toi heureux de savoir que l'ami que je désire m'attend...



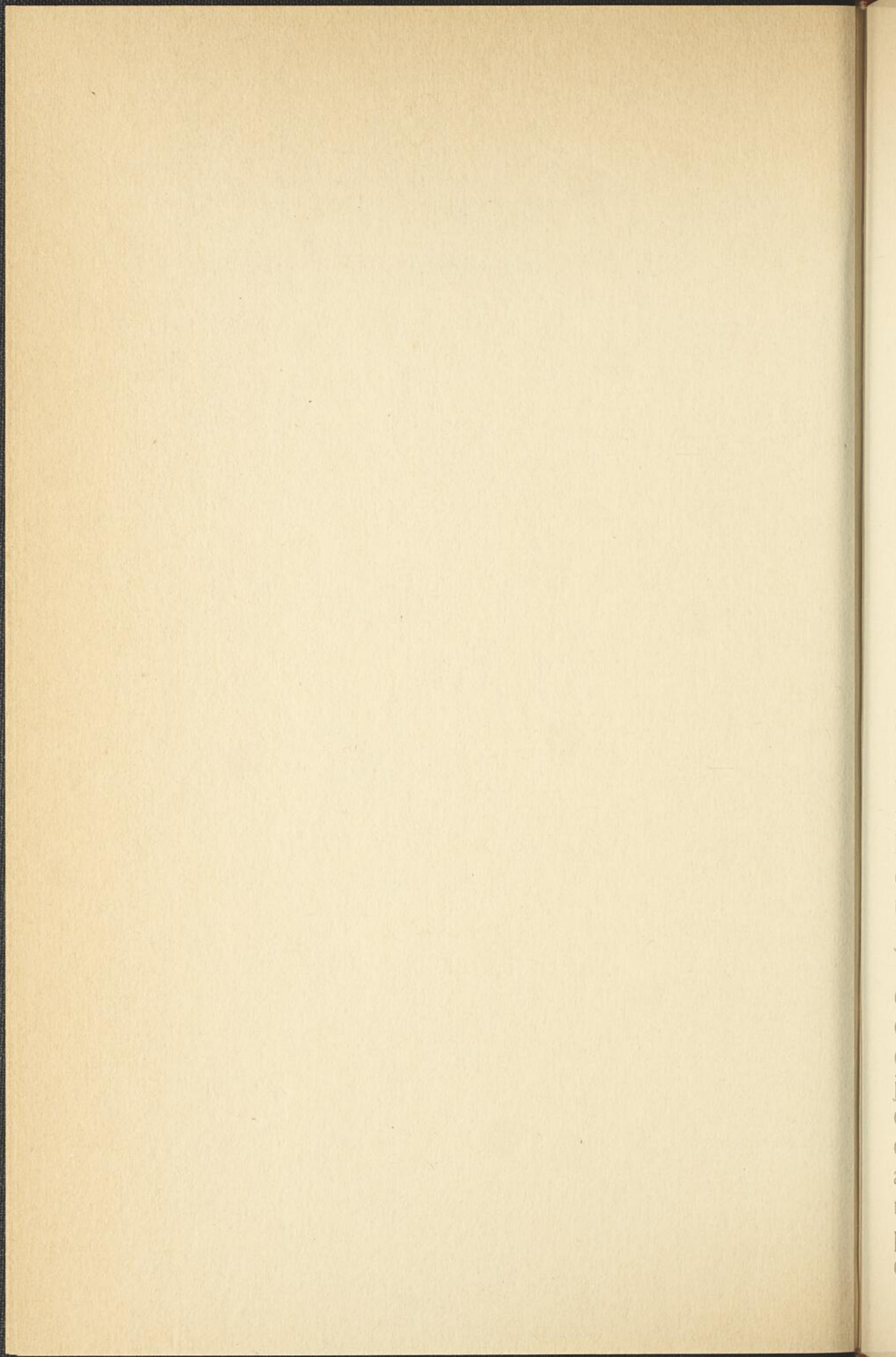
histoire d'écrire





France Théoret

Des fragments levés
à même le tissu quotidien



Des expériences de femmes sont inscrites dans nos écritures de femmes et cela de manières multiples. Manières de dire. Manières de faire. Manières d'entrer en jeu.

J'ai toujours été trop concrète, j'en ai souffert. Je me suis maudite là-dessus et j'ai voulu me réformer mille fois. Les résistances sont ailleurs. Dans mes racines probablement. Je suis une femme qui fait n'étant pas sûre de faire. Je vis pleine de racines. Je vis concrète, je pense concrète et ça transparait de partout.

Comme s'il y avait l'endormissement partout. Je cherche le réveil. Je suis la visiteuse n'étant jamais si à l'aise que lorsqu'on parle une langue étrangère devant moi: une langue que je comprends mais dont je ne parle que deux ou trois mots. Tel est souvent mon rapport au réel. Je parle ma propre langue en traduction.

Pendant des années, je n'ai pu écrire autres choses que des fragments. Ces fragments sont des morceaux que je levais ou volais à la vie quotidienne. Dans les moments où ces fragments je les voyais d'une manière positive, il m'arrivait de penser qu'il y avait là plusieurs formes d'écriture qui surgissaient après une longue attente, une longue patience et beaucoup de morceaux antérieurs écrits pour les jeter au panier. Il y a eu une grande production de déchets.

Il y a eu aussi les lettres et le journal. Claire Lejeune dit des choses positives à propos des lettres car elles ont leur destinataire. Elles agissent. Rompre le soliloque des femmes, c'est primordial. Les femmes qui veulent trouver une forme d'expression doivent par tous les moyens tenter de briser le cercle du soliloque, briser ce qui va de soi à soi. Le monologue, c'est autre chose, peut-être le contraire du soliloque, c'est peut-être la seule véritable façon de parler, celle qui peut provoquer une écoute.

Plusieurs femmes ont dit des choses là-dessus: Sylvia Plath dit que tous les manuscrits non publiés puent. Nicole Brossard disait souvent que les femmes ne devaient plus écrire pour le fond du tiroir et, ainsi, cesser d'avoir une vie coupée en deux: la vie quotidienne des obligations et une sorte d'existence nocturne, en retrait.

Jusqu'ici, j'ai écrit des fragments et je m'essaie maintenant à la continuité. Les fragments ont été intimement mêlés à ma vie morcelée. Ils en sont le reflet. N'ayant à peu près jamais eu la possibilité d'avoir pendant plusieurs mois consécutifs des matins pour écrire et n'ayant pas le courage de me lever à cinq heures comme disent ou disaient le faire Marie Savard, Jovette Marchessault et Sylvia Plath, je ne trouvais pas de continuité. Je notais des fragments qui se livraient comme en surplus de la vie quotidienne.

Des faits. De 72 à 74, j'ai lu pendant deux ans, en marge des autres activités, des livres de femmes. Je les recherchais systématiquement. Ces livres ont éveillé une activité endormie et oubliée. Ces livres ont bougé des fibres devenues inertes depuis un bon moment. Qui sait ce qui peut «briser la mer gelée en nous» selon l'expression de Kafka. J'avais pendant plus d'un an, en 67 et 68, participé aux débats qui se faisaient

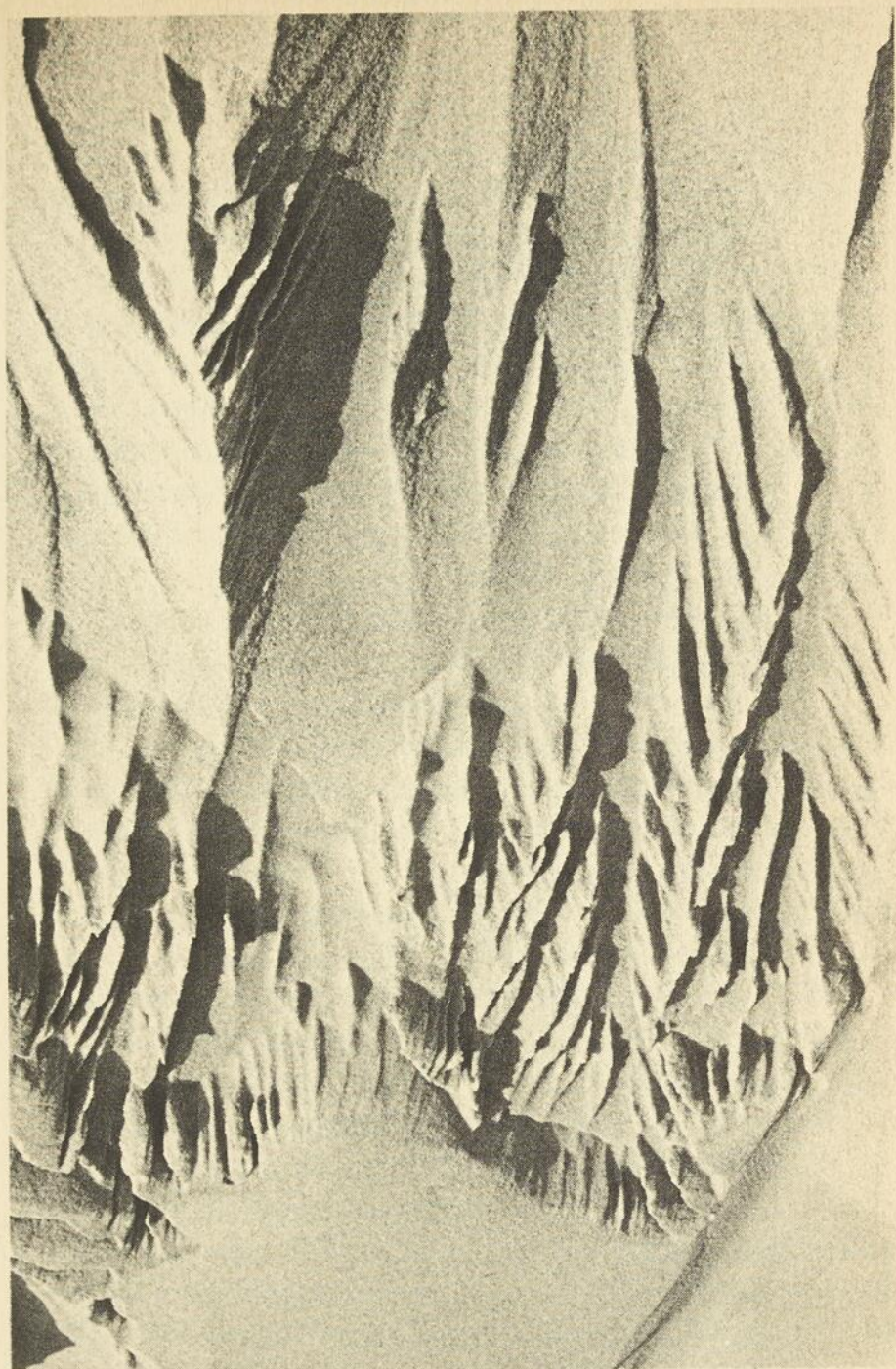


Photo Kèro

à La Barre du Jour. C'est à cette époque qu'est née au Québec l'écriture dite formaliste, quelque part modelée sur l'expérience française. Il y avait des conflits que je vivais gravement. Un premier poème que je reconnais encore, *Texte pour la voix haute*, a été publié. Il était alors question de la poésie pour l'oeil, faite pour être regardée dans le formalisme. J'aimais l'oreille et la sensualité de la voix. La voix, c'est ce qui donne la chair, le corps. Voix d'entendre. Voix de dire. Voix grave et appelante. Gymnastique de la bouche. Langue affolée et travaillante. La voix fait exister. L'écriture, ça passe par ce qui fait éclater, ce qui allume.

«*Séduction*, c'est peut-être là le fin mot de la création! Secret de chenille...» (Claire Lejeune).

J'ai résisté, j'ai quitté mais j'y ai sûrement appris quelque chose. L'inconscient a pu travailler comme tout ce qui se joue à notre insu. Madeleine Gagnon dit là-dessus des choses importantes et exactes dans un texte de la revue *Chroniques* paru en juin/juillet 75, *Pourquoi, comment, pour qui écrire?*

Qu'est-ce qui brise «la mer gelée en nous»? On le sait toujours imparfaitement mais il y a ceci qui est heureux: il existe un travail de la mémoire, une présence de l'absence. Concrètement, c'est au moment où j'avais à faire un texte pour des travaux universitaires, texte de maîtrise dans tous les sens du mot que j'ai vu la nécessité de me ménager une soupape, comme une valve de sécurité. Comme si j'allais exploser. J'ai commencé *Une Voix pour Odile*. J'ai encore très souvent l'impression d'être sur la ligne de départ. Des fragments. De la voix. Quelque part la femme de Loth tournée en statue de sel et je ne saurais dire pourquoi c'est là.

Texte sur la ligne de commencer à écrire, ligne imaginaire qui sépare arbitrairement l'écrit

du reste. J'habite la retenue, le monde du non-être, l'absence de faire, offrant d'abord ses failles, ses porosités comme si d'envahir les pages je retracerais la vieille petite fille ou simplement tout ce qu'il y a de vieux. Et ce qui est vieux fait poids, fait la retenue.

La question des femmes a agi comme une étincelle, comme ce qui «s'ignifie» selon le mot de Claire Lejeune. L'expression culturelle, c'est encore voir des volcans. Comme ceux qu'on voit à la sortie de Mexico vers Cuernavaca. Les livres de femmes, les débats avec les femmes comme une nouvelle poussée. Dans les groupes auxquels j'ai participé, il était parfois question de l'écriture, le plus souvent, il s'agissait de débroussailler la vie quotidienne. «La vie privée est politique.» Du même coup, on nommait ce qui avait un effet de retour sur chacune. Je pensais aux conditions nécessaires à l'écriture. Depuis quelques années, je fais la distinction entre mon travail militant et ce que j'inscris comme travail solitaire dans l'écriture. J'arrive à me survenir à condition de tout couper — comme dans la demande du réel.

Je désirerais tant vivre des existences moins séparées. Mais c'est au prix des séparations que je parviens à continuer.

*

Probablement à cause de cela, j'aimerais être un écrivain parmi d'autres. C'est Marguerite Duras qui dit quelque chose comme cela dans un entretien avec Michelle Porte.

Michelle Porte: «Mais vous êtes écrivain...»

Marguerite Duras: «Comme beaucoup de gens mais pas plus.»

D'ailleurs, je n'ai jamais pu être à l'aise sous quelque identité que ce soit: enseignante, ménagère, écrivain. Je manque de centrément sur *une* identité, ça se traduit dans ma quotidienneté et dans les fragments de l'écriture.

Je suis foncièrement quotidienne et concrète. C'est à double tranchant. Tendre constamment vers ce qui est au plus près, tenter de voir ce qui crève les yeux et qu'on ne veut pas voir. Je voudrais pouvoir dire les évidences. Il n'y a que les choses élémentaires qui m'intéressent vraiment. Je voudrais en ce moment, dans mon travail en cours, discerner les passages à l'acte qu'on fait d'une manière presque aveugle lorsqu'on commence à penser par soi-même vers l'âge de onze, douze ans. Mais il me semble qu'on ne puisse presque plus regarder au plus près les causes sans encourir le risque d'être noyée par les courants dominants: romantisme et nostalgie, peu importe leurs étiquettes. Et être ainsi rattrapée par des écritures linéaires.

J'aspire depuis toujours à une pureté fondamentale. Quelque part, je ressens — il n'y a pas d'autre mot moins passionné — au fur et à mesure des jours, ma propre boue.

J'aspire à n'être pas contrainte à une négation constante. Une morale terrible me colle irrésistiblement depuis que je me souviens d'être. Je vis d'être enfouie et scellée, tirée et emmêlée. Le travail d'écrire poursuit cela, comme si d'exister n'étant pas suffisant, il fallait constamment ce qui fouille, exaspère, dépasse, comme une double vue, d'où écrire.

C'est Georges Bataille qui dit ceci: «C'est pourquoi, je pense que ce n'est pas trop demander à quiconque persiste à vouloir vivre entièrement de ne pas faire trop de manières, et puisqu'il y a toujours de la boue quand la vie a lieu, de s'habituer à la boue.»

S'il n'y a pas de choix, trouver à cela ou la légèreté, ou la forme ludique, ou cet excès du volcan, même éteint.

*

À 23 ans, Sylvia Plath écrit à sa mère: «Perhaps the hardest thing I have to accept in life is «not being perfect» in any way, but only striving in several directions.» Elle voulait écrire, gagner sa vie par l'écriture, être épouse et mère. Elle disait sept enfants au moment de sa rencontre avec Ted, après la naissance de sa fille, elle parle à quelques reprises de quatre enfants. Elle se suicide moins d'un an après la naissance du deuxième et six mois après sa séparation d'avec Ted. Elle a 30 ans, c'est en 63. Je lis les lettres de Sylvia Plath à sa mère voyant presque en transparence les effets de l'idéologie sur le parcours d'une jeune femme américaine. Pas à pas, ces lettres sont l'expression d'un délire puissant, d'une faim d'exister et elles se terminent abruptement sur ce même goût insatiable. Le suicide d'un écrivain, comme celui d'une autre personne, sauf, précisément, l'écrit qui n'explique rien du geste. Ici, c'est presque le contraire.

Faut-il croire que privée d'art, la cloison entre la vie et la mort se fait si ténue qu'il reste l'effondrement de l'esprit sur des questions infailliblement torturantes venues de l'enfant?

Quelque chose de brûlant à l'oeuvre dans ces lettres. Elle reconnaît très tôt vers 18-20 ans un puissant désir d'écrire. Très tôt, elle publie poèmes et articles sur des sujets généraux. C'est suivi de tentatives de suicide, d'erreurs dans les soins qu'on lui donne à l'hôpital psychiatrique

(les électrochocs), des études à Cambridge, d'une nouvelle structuration, de la rencontre avec Ted, du mariage et des enfants. Les lettres sont presque toutes adressées à sa mère qui les édite dix ans après la mort de Sylvia. Lettres bourrées d'enthousiasme et d'optimisme, bourrées aussi d'envie de plaire et de faire plaisir à sa mère, à Ted. Comme si elle n'en finissait pas d'être redevable à sa mère, à ses professeurs, à Ted et finalement à toute la société pour l'image qu'elle doit donner d'elle. Encore le miroir en question, toujours en surface: elle est même cover-girl juste avant son mariage. Elle s'applique à colmater les brèches ouvertes par le séjour psychiatrique. Elle n'en reparlera jamais. Est-ce qu'elle ment quand elle dit à sa mère au moment de sa séparation, six mois avant le suicide: «I have everything in life I've ever wanted: a wonderful husband, two adorable children, a lovely home and my writing.» Et elle continue l'envoi de lettres enthousiastes. Qu'est-ce qu'elle n'arrive pas à dire à une mère en presque 600 pages de correspondance? Qu'est-ce qu'une fille pense qu'une mère ne peut pas entendre? Qu'est-ce qui se bouche d'une génération à une autre? Qu'est-ce qui se négocie dans l'amour parental, se surveille, s'empêche et se noue? Quel nom porte ce qui n'en a pas? Qu'est-ce qui tourne en rond et se dénoue tragiquement? Pourtant ces lettres ne révèlent rien d'autre que le goût de vivre...

Le cheminement de Sylvia Plath est strictement individualiste comme le voulait l'idéologie de l'époque. Self made. Pas d'analyse de la folie, la peur. Pas d'analyse de la condition des femmes, l'endossement des rôles. Pas d'engagement politique, l'abstention, celle de la majorité silencieuse.

Elle ne parvenait pas à dire l'essentiel de sa



Photo Kèro

vie quotidienne à sa mère. Il fallait être et paraître irréprochable. Elle voulait aussi un mariage d'êtres égaux. Ted est poète comme elle. Elle veut l'égalité et il faut lire la somme des inégalités qu'elle raconte et qu'elle ne perçoit pas comme des inégalités. Elle était un appui intelligent et agissant pour Ted. Recevait-elle sa part?

Elle était sans doute trop gracieuse en tout. «La femme qui pense de l'autre côté de son miroir entre en disgrâce fatalement», dit Claire Lejeune. Celle-là est nécessairement putain. Ces lettres racontent l'irréconciliable, et bien sûr ça n'est jamais dit. Et pas plus alors que maintenant ça ne se raconte.

Je sais bien imparfaitement ce que ces lettres rencontrent en moi. La netteté des valeurs idéologiques de toute une époque entrant en conflit avec le désir d'une femme montre l'enjeu de la bataille. Tout est dit avec beaucoup de clarté et sans préméditation. Là-dedans, ce qui est tissu quotidien et concret, ça fait faire un trajet, ça fait voir ce que je ne peux noyer et détourner. Un enjeu politique soit. Mais les enjeux politiques disent-ils tout sur toutes les faims? Il y a des corps qui circulent dans la ville.

Ne plus boucher au contraire ouvrir organiquement. Crier la fragilité s'il le faut. Car des reflets qui inondent les parcours naissent ruines et détritiques. Voir avec d'autres pour tout déconstruire et ne faire aucune économie du privé et du politique. Mais alors, plus de place pour le sommeil.

Même alors, je n'arrive pas à nommer cette béance: désir fou de vivre et désir fou d'écrire, désespoir total aussi de la folie et du suicide.

Quelque chose échappe qu'elle ne peut pas dire à une mère. Quelque chose m'échappe à mon tour. Elle a en ce moment le seul nom de la nécessité d'une critique radicale.

Il y a une vive opposition entre matière politique et matière d'art. La réponse politique arrive à la formule, l'autre entaille constamment. Au rendez-vous de ces lettres, toutes les femmes sages et douces qui dorment sur quelque chose sont là. Là aussi le travail de l'écriture. Seule source vraiment lumineuse qui cependant échoue devant le réel. Vivement matérialiser.

Mots conséquents. Pour des passages à l'acte. Même si personne ne survit à vouloir livrer le nom des générations.

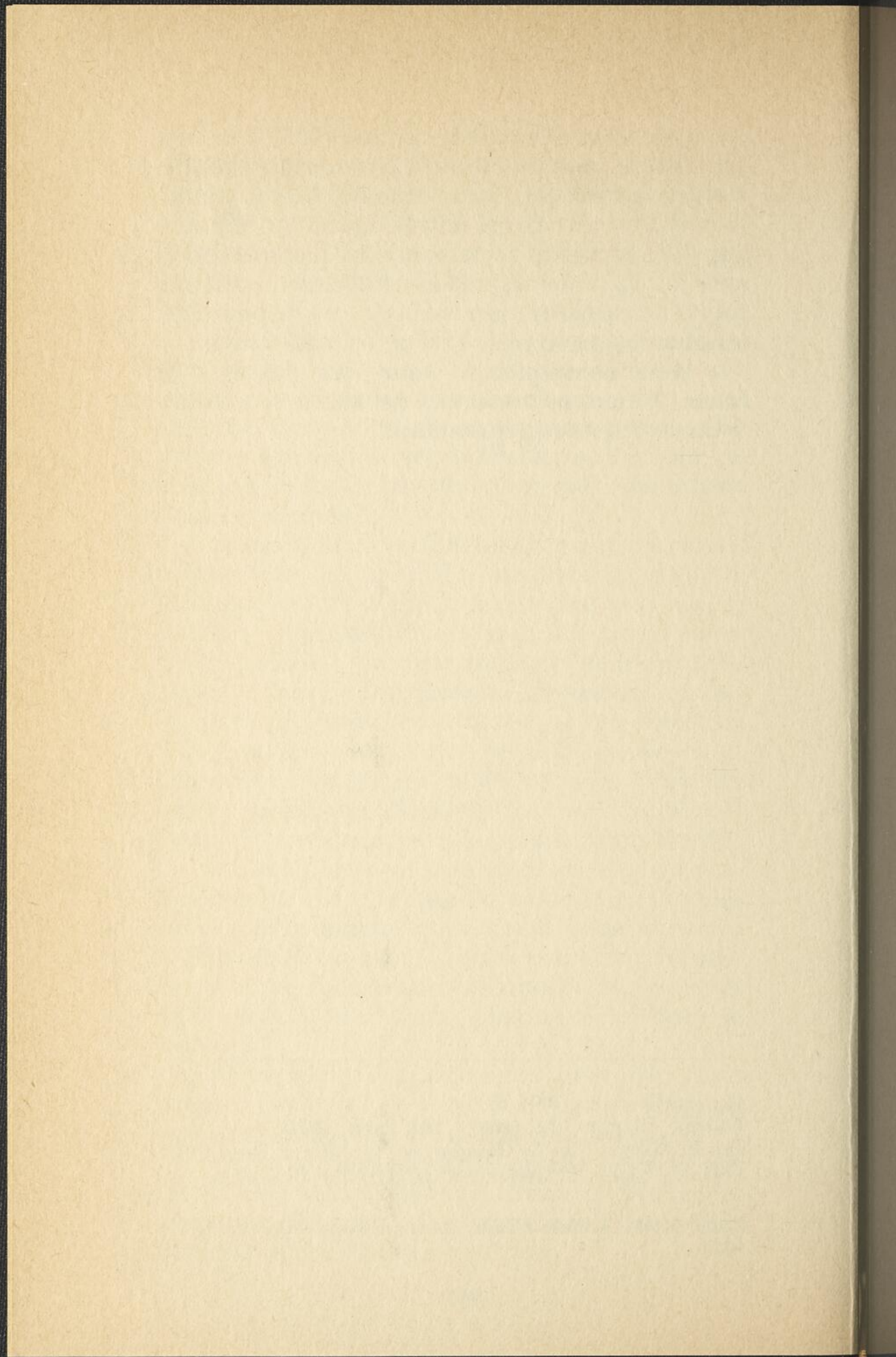
Les citations sont tirées de:

Bataille, Georges, **Tel Quel** n° 81, Paris, 1979.

Duras, Marguerite, **Le Camion**, éd. de Minuit, Paris, 1977.

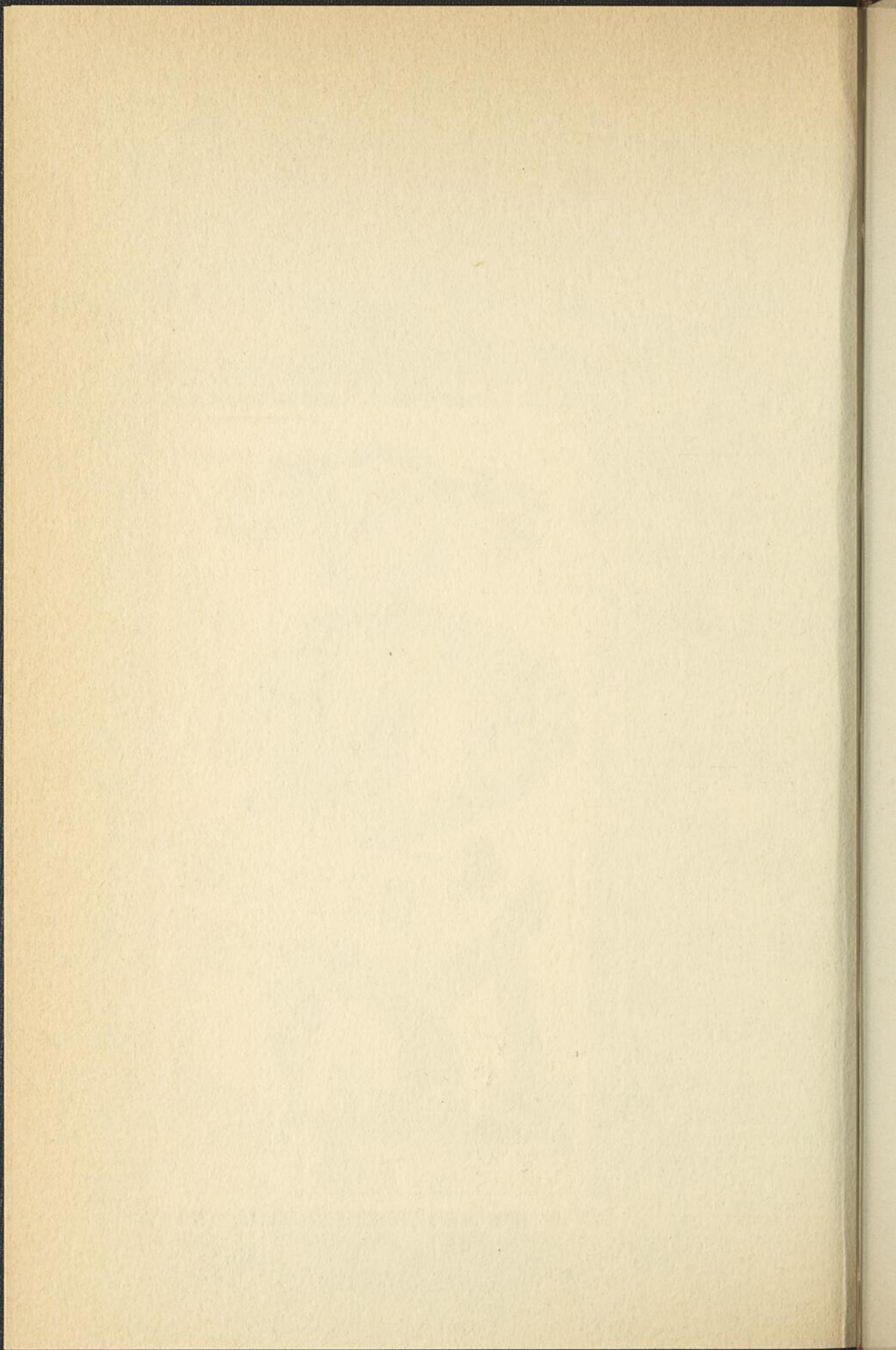
Lejeune, Claire, **L'Atelier**, éd. du Cormier, Bruxelles, 1979.

Plath, Sylvia, **Letters Home**, Bantam Book, New York, 1975.



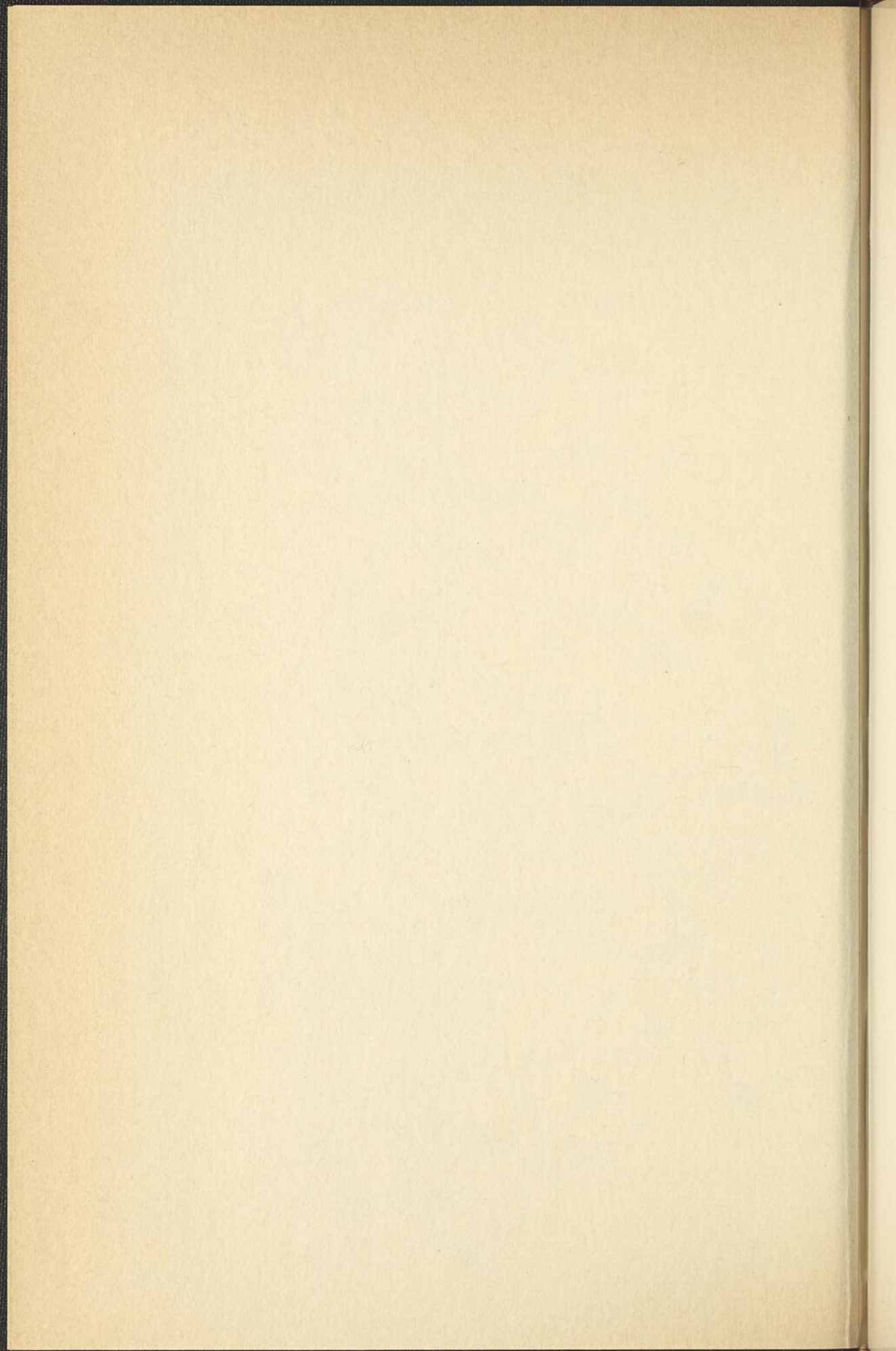
essai





André Beaudet

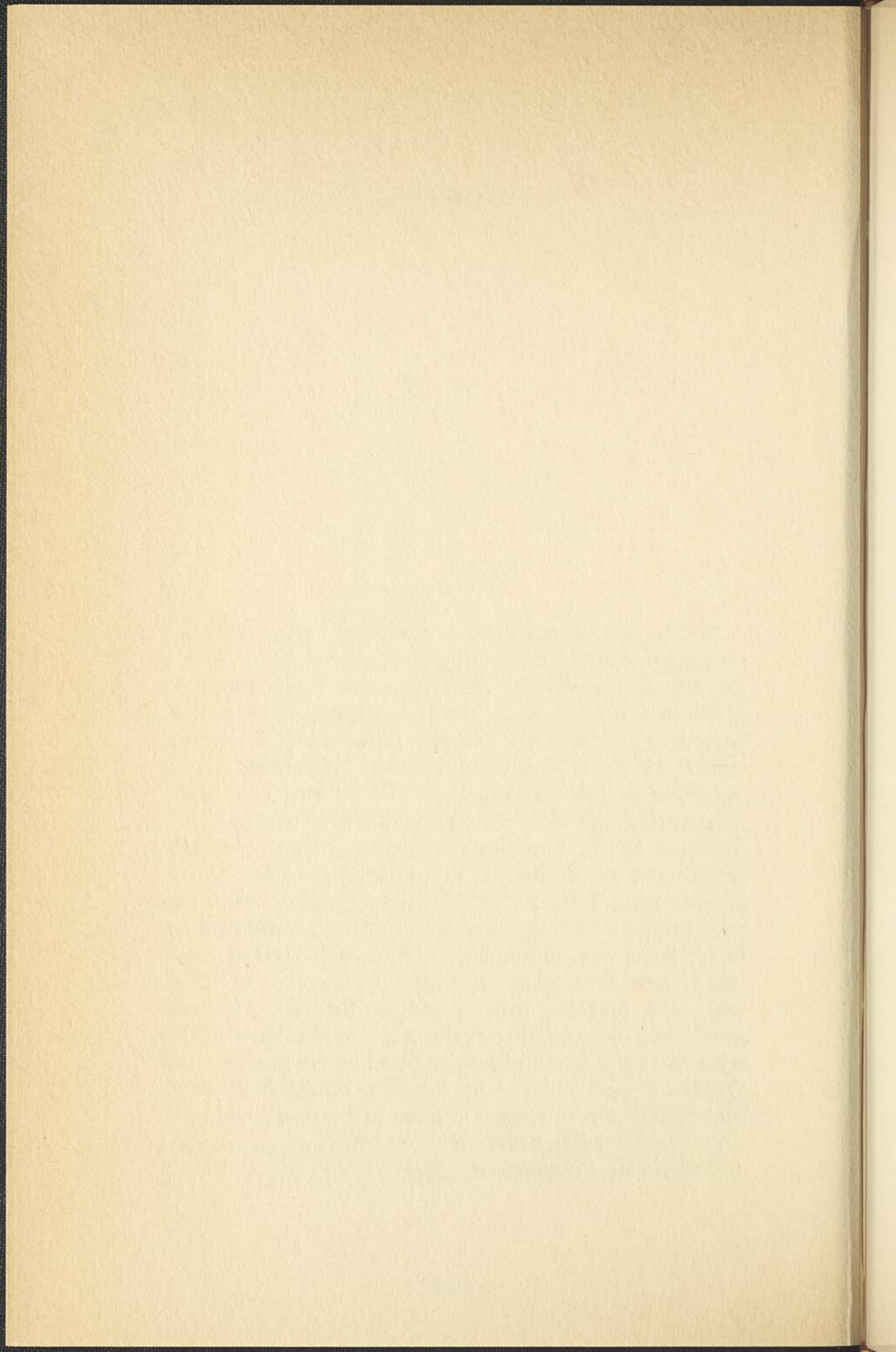
Gynécophonie-s
suivi de
Dessins, *oblique*, profils



Liminaire

Ces deux interventions, écrites sous forme de notes en marge des livres de Nicole Brossard, font suite à un premier travail de réécriture que j'exposais, à la sortie de **Sold-out**, dans «Le récit rouge» dont seule la première partie a été publiée (*Brèches*, no.2, été-automne 1973). «Gynécophonie-s» (1976) devait servir de présentation du travail de Nicole Brossard pour une anthologie de femmes-écrivains à paraître aux Éditions Stock, alors que «Dessins, *oblique*, profils» (1979) m'a été demandé en guise de préface à une réédition de **Sold-out** aux Éditions Quinze. Ainsi, de trois ans en trois ans, je n'ai cessé de me confronter à la pratique expérimentale de Nicole Brossard, mais ces textes sont demeurés à l'ombre de ce qu'ils voulaient éclairer: une pratique formelle d'avant-garde qui — qu'on le veuille ou non — a profondément marqué le champ de la production littéraire au Québec depuis plus de dix ans. Plus particulièrement, en ce qui me concerne, **Un livre** et **Sold-out** ont servi d'embrayeurs à fiction et de contrafictions pendant la rédaction de **Fréquences** entre 1972 et 1974.

A.B.



Gynécophonie-s

*Jouissance? Partout, puisque tous les
points sont sensibles*

Jacqueline Risset, **Jeu**

*espace? récit? il appartient à la proposi-
tion*

d'élaborer le visible

la chair surtout singulièrement

Nicole Brossard, *SL: 36**

1. Gynécophonie: voix d'une femme, parole d'une femme, s'agitant pour se faire entendre, «*e muet mutant*», dans les interlignes du discours, dans l'interrègne du signe. «Je parle pour me donner une voix d'accès. Je parle dans la perspective d'un pacte politique avec d'autres femmes. Touchez-moi. La vie privée est politique» (E: 74). Mais, du côté de la *res publica*, si elle parle en trop (affluence de non-sens), on la

* Nous citons les textes de Nicole Brossard selon les abréviations suivantes: SL — **Suite logique** (poèmes: 1970); L — **Un livre** (roman: 1970); SO — **Sold-out, étreinte/illustration** (roman: 1973); MJ — **Mécanique jongleuse** (poèmes: 1974); FK — **French kiss, étreinte-exploration** (roman: 1974); CE — «Cortex exubérant» (**La Barre du Jour**, no.44: 1974); HQ — «Entretien» (**Hobo-Québec**, no.14-15: 1974); PPT — **La Partie pour le tout** (poèmes: 1975); EMM — «E muet mutant» (**La Barre du Jour**, no.50: 1975); E — «L'écrivain» (tableau extrait de **La Nef des Sorcières**: 1976).

liquide («sold-out»): parole sous surveillance, confisquée ou en ligne directe avec Dieu, avec différentes rentrées sous le corps mystique, mystérieux, mhystérique. «La parole féminine a tôt vite de faire le tour d'elle-même. Parole censurée par excellence. Parole confinée. Condamnée à tourner en rond, à se clore sur elle-même dans la mesure où elle n'entre pas dans l'histoire; où l'histoire y entre par derrière» (EMM: 11). Derrière la porte, ça revient en s'emboinant, bruit des vagues, tactilité de chaque rumeur, roman familial à renverser: à défaut d'histoire, une mutation en cours qui ne laisse rien en dehors. Après plusieurs tours sur elle-même, une femme accède à de l'écriture parlée-débridée et le dit dans le mouvement même de la *dissolution* qui l'anime.

2. Comment parler des *textes* de Nicole Brossard, de cette fiction vide dont la dissolution formule à chaque fois le *blanc* des contradictions qu'elle met en jeu? La question, ici, n'est pas seulement d'affirmer que c'est une femme qui écrit, mais comment cette femme s'écrit, d'où elle écrit pour se retourner ainsi sur le moment qui la fait écrire. Étant l'écartée de tout pouvoir et de toute culture, même si elle en est le plus souvent la gardienne instituée, chaque fois aux prises avec ce double reflet qui la fait «femme» et «mère», l'une *ou* l'autre, elle s'interroge — au fur et à mesure de son avancée dans la fiction — sur les rapports qu'elle entretient entre l'écriture sur son versant féminin et la maternité vécue dans sa tentation et son refus. Ce qui ne va pas sans troubler et mettre en crise l'identité et le rapport sexuel de qui s'affronte à ces questions: mobilité des alliances, permutation des postures. Voilà l'excès de langage que pratique Nicole Brossard

à la recherche de cette part du féminin à dire et qui, le plus souvent, ne peut s'écrire que contre elle, c'est-à-dire par la différence toujours déjà au travail dans la manifestation agitée des différences que tout texte prend en écharpe au-delà du féminin et du masculin.

3. Sur cette scène projetée, *elle* re-possède sa langue dans l'appareil sexuel qu'elle pointe comme étant le lieu de toute émission: «sexe son sexe son écrit, elle n'écrit pas les jambes croisées» (EMM: 16). Qu'elle n'écrive pas les jambes croisées n'est pas insignifiant, cela veut dire qu'elle n'écrit plus *selon l'étiquette* (selon les «genres»), mais déclenche une série d'opérations concentriques dont chaque ouverture pulvérise un peu plus le noyau des signes que presse la motricité du texte. Bien sûr, il y a «poésie» / «roman», mais en vue de leur dévaluation ou encore, et c'est la même chose, en vue de retrouver leur spécificité perdue. Ce qui affleure dans cette remontée, c'est l'engendrement d'un langage poétique: c'est-à-dire l'éclatement du langage qui ne va pas sans l'éclatement du corps et de la socialité qui les détient. *Dans les trous de discours*, la fiction expose et mime (*serre de près*) cet insaisissable éclatement. Expérience toujours recommencée et chaque fois singulière. L'écriture de Nicole Brossard s'inscrit d'emblée dans une pratique formelle d'avant-garde. Son mérite, ce n'est pas tant qu'une femme écrive, mais qu'un *sujet-femme*, ici au Québec, assume et assure ce travail de sape dans le langage, en indique — la première — la voie et le dévoiement. Avec, en plus, cet incessant retour sur le fait qu'une femme touche, à travers cet attentat des formes, à la mère qu'elle porte en elle et au corps sexué dans l'écrit qui la fait émerger du mutisme où elle se trouvait jusque là plongée. Ce

qui ne va pas sans risque: devenir l'objet désiré de l'autre, sorte de «femme fatale» de l'écriture. Refoulement/symptôme: parce qu'elle écrit bien, elle est donc momentanément désirable, baisable, pour ceux qui veulent attirer son attention; ou encore, parce qu'elle dit sa singularité de femme, elle est donc cette nymphe impie et frigide en quête d'imago pour ceux qui lui dénie le tranchant de cette position, ayant trop peur d'y perdre «quelque chose» entre ses petites lèvres. Évidemment, l'enjeu est ailleurs: ce que démonte la fiction de Nicole Brossard, c'est la complexité du corps parlant — sujet-femme, inconscient, langue, sexualité, écriture, maternité — par rapport à la socialité dominante, par rapport à la contrainte sociale (avec ses diverses formes de symboliser et la panoplie de ses substituts). Chaque coup porté reste suspendu à même la division du lieu dans l'espace de ce qui n'a pas lieu. «La langue tranche le discours, fou et mouvant» (FK: 80). «Ainsi émettre vertigineusement» (SL: 14). Voilà le manège à fictions qui s'ébranle sans aucune garantie.

4. Le langage poétique, s'il est un langage, en relègue cependant le pouvoir. Une femme là-dedans s'introduit par égarement dans ce lieu de l'autre qu'elle bouleverse. «Introduire sa langue dans la bouche de l'autre» (FK: 83). Embrassement, longue étreinte silencieuse, elle déferle, s'insinuant partout entre l'organique et le cérébral. La fiction dont elle est l'enjeu s'émet à travers les états de la langue commune qu'elle outrepatte. Chaque fragment, de plus en plus erratique dans le réseau qui le capte, de plus en plus spasmodique dans le corps qui sursaute, se mesure au coup de folie qui la guette et la sature: «Du dedans, du dehors, je me penche pour

comprendre et c'est toujours par une folie retrouvée et insaisissable avec les mots. Les mots d'une grammaire en érection. Et qui me laisse seule à tourner comme un «e» muet mes phrases où le masculin l'emporte toujours sur le féminin» (E: 75). La stratégie, et elle est visible dans les textes de Brossard, c'est l'affirmation du *double*, du au-moins-deux, de la bisexualité que porte en lui tout sujet parlant. Bisexualité, continent aussi obscur, aussi noir que celui de la féminité. Continent aussi dérangeant. Brossard *joue* de cette bisexualité, lui assignant le «centre blanc» comme lieu neutre qu'il faut écrire; puis, à partir de cette unité active toujours en train de se différencier, elle appuie plus fortement du côté jusqu'ici le plus refoulé, du côté de la féminité en apprentissage d'elle-même.* Ce qui est au travail dans ce procès de séparation-captation, c'est le vide et la détente, le rythme qui irise le corps dans la langue. La stratégie: maintenir béante la blessure de la castration qu'elle sexualise en la pensant. Il ne s'agit pas de dénier le sens et la position de maîtrise qu'il postule, mais d'en opérer les ruptures sans hiérarchie et sans les incarner, de se frayer une voie à travers cette pollution du sens et à partir de cette oscillation du code. «Solliciter la parole pour parler avec de l'écho dans la gorge, remonter au petit jour comme une sonorité illégale soudain confrontée avec l'air pollué légal» (FK: 124). Confrontation, moment de lutte, pluralisation, motricité vocale, *mécanique*

* La fiction de Nicole Brossard dégage une *atmosphère* de moins en moins masculine qu'elle découpe, perturbe ou agresse. Un peu à la manière de Virginia Woolf: «L'atmosphère masculine me déconcerte. (...) Je pense au précipice abrupt qui coupe en deux l'intelligence masculine, et comme ils s'enorgueillissent d'un point de vue qui ressemble tellement à la stupidité.»

jongleuse: une femme devient, ici, *opérante* «en ce ventre y demeure cellule et pistes forcément» (MJ: 14).

5. Obstinement, Virginia Woolf cherchait à «vivre dans son cerveau», drame par rapport auquel «une chambre à soi» n'est que la revendication restreinte, le lieu de passage. Nicole Brossard, elle, veut écrire à partir du *ventre*, à la fois comme surface d'étalement-réception des signes, mais surtout comme lieu mobile de l'engendrement du cortex. «Étrange que maintenant le texte se dilue et se perde dans la *scarification* qui orne le *ventre* d'auteur» (SO: 36). Ventre d'auteur, ventre de mère, ventre de femme, il n'y a pas là position narcissique, mais étagement de la frayeur (*scare*) et de la cicatrice (*scar*) par le frayage du stylet (*scariphos*) qui érafle le tissu (*scarieux*) du sens qui s'abîme: «lui ravir le sens ravin» (MJ: 33). Du côté du territoire de la mère, de la maternité (nous dirions aussi: du matérialisme), se retrouvent, lisibles sur son ventre, les traces de la souffrance, de l'occupation, du sacrifice, de la scription. Il ne s'agit pas de refermer sur soi ce territoire, mais au contraire de l'ouvrir selon toute la portée de ses ondes de chocs: *chora sémiotique* comme le redécouvre Julia Kristeva où se trame avec force ce que Brossard nomme le «cortex exubérant». «Cette écriture ne pardonne pas qui enchaîne ici votre regard et qui ne vous avance à rien sinon au bord de l'abîme que vous craignez comme un trou» (CE: 10). Transcodage du corps biologique en train de s'émettre nerveusement à même les impressions reçues, retracées, retrouvées, et à nouveau dépensées. *Sans retenue*. Ce cortex est porté, dans les romans de Brossard, par des figures de femmes «éphémères et fébriles» qui assurent, au moment de leur passage, l'engen-

drement et l'innervation: dans FK, Camomille, Marielle, Lucy; dans SO, Cherry la rousse; dans L, O.R. réduite à ses initiales. Fiction ramifiante de O.R. qui annonce toutes les autres liaisons: «Des lettres à l'origine d'un nom que personne jusqu'ici n'a prononcé», «or ce mot invariable qui sert à faire la transition entre les personnages» (L: 69). Réseau ondulant-ondoyant qui fait des vagues (*waves*). «D'où provient cet être qui apparaît en quelque sorte en défaut dans la mer des noms propres?» (Lacan).

6. Or, gynécophonie-s: la liaison s'entame entre plusieurs voix et paroles de femmes. S: la pluralité, l'innombrable, la tâche infinie, la dissémination dont le coup de force initial, pour Mallarmé, se produit par *incitation*. Mais aussi la scission, la séparation, le sexe soufflé dans sa jouissance en arrêt avec tout son poids «de perversité rampante comme chez les serpents, de piège, de faux rire» (Mallarmé). Entre l'extinction de voix et l'exténuation du corps: «fauche et frôle le sexe d'entame le souffle... la conséquence d'essouff d's l'x du exe l'axe de plaisir» (MJ: 49). C'est difficilement prononçable. Donc la fente d'un S, doublé par le X, certes l'inconnu(e) du sexe qui change d'identité, mais surtout le chiasme, l'entrecroisement, la multiplication des sexes dans le sens en vibrations. Que cela se produise dans un F redoublé*, voilà le surgissement de la féminité qui fait trou sur ce qui la troue. Partition d'une femme mise au pluriel. *Étreinte/illustration* et *étreinte-exploration*, deux voies abruptes et encore obscures, parfois infernales, pour la repossession d'un territoire

* Encore Mallarmé, une dernière fois: «F indique de soi une étreinte forte et fixe... l'acte de voler ou battre l'espace... l'acte de couler... tantôt la lutte ou l'éloignement.»

jusque là occupé. Mais l'opération véritablement «féministe» de Nicole Brossard se traduit maintenant par sa participation active et journalistique à la rédaction du mensuel **Les Têtes de pioche**, lieu où se précise la lutte quotidienne des femmes contre la contrainte sociale, histoires sans Histoire. «J'écris et je ne veux plus faire cela toute seule. Je nous veux. Faire craquer, grincer, grincher l'histoire» (E: 75). «La femme qui écrit jongle sur une chaise de cuisine. Confrontant les sentences du père avec le silence de sa mère et de ses soeurs» (E: 78). Double articulation de la parole dans l'écriture: *gynécophonie*, *gynécoscription*. En résumé, une femme se noie dans le langage dont elle se sent exclue: «Pour une femme il m'apparaît que c'est de plus en plus fondamental que sa pratique de l'écrit ouvre des brèches dans le langage phallocratique, qu'elle manifeste sa différence, sa bisexualité possible. Une écriture de pertes blanches. Une écriture de dépenses — rien à conserver, rien à dominer. La dissolution de la solde (sel) dans l'eau» (HQ: 21).

7. Réitération du corps dans le texte, de la dépense dans l'écriture, de l'hérétique dans l'hétérogène, au point où ça déborde les frontières, ça se répand dans les têtes et décolle. Le «récit» minimum de l'expérience n'est fait que de la division-dispersion-répercussion de ce qui vient à se savoir — en écho. «Nous envisageons les faits et déploiements du corps. Le cortex exubérant. Le corps et texte à tout propos mais pour en finir avec les jeux savants» (E: 11). Où l'acte sexuel se déplie et s'exhibe affirmativement dans l'acte textuel, effectuant ensemble leur traversée du langage: «oui parce qu'il se déploie et invente ses nouvelles limites, creuser l'espace souterrain propice car frayer sur tes lèvres fait comme inonder le bas du corps et

resurgir sur toute sa surface une insoutenable rigueur» (CE: 9). L'écorce, l'écorchée: Nicole Brossard, comme auparavant Virginia Woolf, fait l'épreuve de *la traversée des apparences*.

8. Insoutenable rigueur d'une parole longtemps *outrée* en train de passer en creusant, mais sans s'arrêter de tourner, par une *trouée* d'écriture qui fait entendre son moteur musical. «Carrousel. Je tourne en rond dans mon trou de femme» (E: 80). «S'acharner à comprendre le sens du trou, c'est entrer dans une pratique, une recherche qui se situe déjà en dehors de la possession, de la prise (du pouvoir). Pouvoir curieusement ensemble avaler son sujet par le trou de passe» (EMM: 27). Sortir du gynécée, abolir toute gynéconomie, refuser la gynécologie médicale comme seule pratique légale et seul discours spéculaire de l'exploration du corps de la femme. Ici, une femme *lésée* mais *troublante* pratique l'écriture de cette *lésion* (EMM: 26). Ici, une femme parle et écrit, un «homme» s'est compromis d'y souscrire. Ce qui pourrait s'appeler GYNÉCO-LOGIQUES.

9. Ce qui précède à *peu près* comme le commentaire possible de **La Partie pour le tout**. Frayage de l'écriture en cours à travers le détournement du sens en éveil. Fe(i)ntes. La partie pour le tout, c'est la formule consacrée pour désigner la métonymie: prendre congé du sens en changeant de nom, en le nombrant. Fluidité de l'identité, déplacement par lequel «quelque chose» est viré, se fait virer. Impostures au travail, «cette prose n'est pas conforme qui détourne de la floraison mâle» (PPT: 46). Opération *négative* de la fiction qui tente de franchir «sans narrateur» la position de maîtrise du phallus, de la déborder tout au moins dans une

nouvelle génitalité qui ne serait plus garante de l'espèce humaine. À ce point, toute une pharmacée est maintenant nécessaire pour cette prescription. Le texte, dans sa tentative d'«interception ou érosion de la pierre phallique» (PPT: 26), secrète au niveau du cortex la *phalline*: substance vénéneuse qui «entre désormais dans la production de tout texte d'agitation et de plaisir» (FK: 55). Plus c'est actif, plus c'est mortel.

juin 1976*

* Ce texte a été réécrit en janvier 1977.

DESSINS, *OBLIQUE*, PROFILS

*l'étreinte jusque dans la chute comme en
un tableau ancien*

N.B., **Mécanique jongleuse**

le devenir du spasme dans le graphique
N.B., *inédit*

Sold-out, étreinte/illustration: fiction rutilante, virtuelle, mobile¹... Qui n'arrête pas d'anticiper sur la nécessité d'un réseau nerveux et ondulant qu'informe chaque sens-son-lettre-geste-point-ligne-couleur qui, dans leur chute lente, prolifère en se proférant singulièrement. C'est à la fois mince et volumineux, relevé et enroulé. Ce livre dont le *sens apparent* «saute aux yeux» tellement il est convoqué et saturé — c'est son côté brillant, lustré — est d'avance voué à l'*épuiement* de ce qui fait fond(s) en lui. Diaspora et migration des signes, des formes, des figures.

Double fond: une langue nouvelle émerge

-
1. Ces trois mots qualifient tout le travail de déplacement qu'effectuent les fictions de Nicole Brossard. Il n'est pas surprenant de les retrouver bien en vue dans l'un de ses derniers textes: «Le sens apparent», *La Nouvelle Barre du Jour*, no. 75, février 1979.

d'une langue morte qu'elle épuise sans réserve ou annule en la répétant éperdument. Rapport à la mère qu'on porte en soi sans l'incarner: question difficile que celle de la maternité pour une femme en passe d'écrire. *Cortex exubérant où l'autre ment*². Frontière linguale qu'on approche — à la limite — en la trichant. «C'est là qu'interviennent les fraudes, les mots passés en contrebande par l'anonyme mais efficace qui impose toujours sa traduction *la souvenance poétique* transmise en italique: il existe une efficacité dans l'art du camouflage». En montrant à chaque fois l'opération de transférence des titres et des noms qu'il sous-tend, le texte s'embraye, décolle — sans fin prévue autre que celle de délinéer l'ombre de sa trajectoire incantée, à la fois tournée en dedans et profilée en surface — «lâchant les signes louses gratuits de sens et de possibilités» pour aussitôt s'en séparer ou les dissoudre. Tout y passe, ça s'écoule sans aucune rentabilité. Vous êtes démuné face à cet autre lieu qui pointe sans retenue comme dans un rêve. Votre compte est liquidé: devant cette chute des valeurs, pas d'amortissement possible. Il vous faudra apprendre à nager ou à ramer à travers cette nappe liquide. *Vortex luxuriant*, ou l'autrement.

Double issue: la crise de la conscription est filtrée à travers la crise de l'inscription qu'elle déplace. Bribes d'insignifiances manifestes et illustrées. «L'anecdote se ramifie suivant le cours du souvenir dans le prolongement des couleurs et des formes qui rejoignent le regard avec quelques années de retard. Et se raconte de

2. Sur ce rapport entre maternité et écriture, cf. Nicole Brossard, «Le Cortex exubérant», *La Barre du Jour*, no. 44, printemps 1974 et Nicole Bédard, «L'autre ment», *La Nouvelle Barre du Jour*, no. 76, mars 1979.

manière à ne retirer du temps passé que les nécessités de la fiction.» Écriture de l'histoire qui n'arrête plus de s'écrire. Le sujet s'y épuise, son identité lui échappe. *Screen-memory*: résistance et abandon, émergence ou retournement. Côté rétrogressif: 1941, conscription, romance, l'infantile, provocation du roux, femme peinte, chromatique, grouillement de la Main (lien forclos), survenance, production, etc. Côté in progress: 1971, inscription, roman, la maturité, supplice de la roue, femme démonique, diatonique, agitation de la main (son doigté), surrection, dépense, etc. Tout cela mêlé, télescopé, sans but lucratif: «on évite le récit» (Mallarmé)³. De la voix ponctuée à la typographie utilisée, la fabrique du texte avec sa combinatoire usinée, la fébrilité de ses signes et de ses fibres, insiste toujours sur le moment de sa déjection. Dérapage continu. Il n'y a pas de résumé possible tellement ça se produit en différé. «Toutes choses qui reviennent en mémoire s'atténuent dans le profil quotidien de va et vient calligraphique où la ligne qui remue des bouts de phrase DERRIÈRE LES USINES DE LA RUE NOTRE-DAME embrouille l'iris jusqu'à ne plus trop savoir quelle forme quel caractère a-t-on choisi pour imprimer tout cela.»

Comment ce qui remonte pendant le sommeil dans la nuit ajournée du rêve peut-il traverser l'écran du souvenir? À cela l'écriture ne répond que d'une entame de ce qui viendrait là à se figer.

Levée des fixations. Roman familial délité. Faux récit qui enregistre ses fréquences d'inscriptions dans la mémoire. «Enroulé parchemin

3. Toute la préface de Mallarmé à *Un Coup de dés* pourrait ici servir d'exergue.

vierge de texte qui n'aurait d'existence que pour la contrainte qu'il est de sans cesse recommencer.»

Qu'est-ce qui produit cette folie d'écrire?

Les trois romans de Nicole Brossard composent un retable en forme de tryptique — *Sold-out* occupant le milieu de la scène — dont il ne resterait de visible et de lisible que la prédelle (la partie inférieure d'un tableau ancien dont l'ensemble demeure inintelligible parce que définitivement oublié, effacé, irrécouvrable) qui, à son tour, se divise en une série de séquences variables, un réseau de marques: «Des histoires de fiction et d'anticipation... Fable et segments de vérité.» Fourmille là une écriture en bas-relief s'articulant autour de *formes basses*, souterraines, à peine esquissées, dessinées et désignées, allusives et abrégées (le relief c'est déjà du déchet), sortes d'embrayeurs qui à eux seuls fomentent leur propre fiction, venant faire écho ou tambouriner, se greffer ou se tatouer par scarification sur «le ventre d'auteur» qui en assure la mobilité de frappes: circulation-connexion-fluxion. Une couleur (le roux/la rousse), avec tout son poids de sexduction infernale, donne le relais radio-électrique des informations et des illustrations, le jeu de coulisse. C'est à partir de ce bas-fond que se produit dans la fiction l'irruption d'une *pulsion audio-scopique* qui brise le texte en mille retombées atomiques. Prise en compte du brouillage des ondes sonores: «Tactile rumeur des sons virevoltés autour de l'oreille. Abrasive.» Prise en compte de la figurabilité (Freud): «Illustration striée sur toute la surface de jeu ainsi que la plupart des images de cet ensemble calligraphique.» Voilà pour l'éclairage, l'*atmosphère*, en sourdine, de **Sold-out**: un corps est là, incisé et meurtri, rythmé et abîmé, à

l'écoute de ce qui parle de jour et de nuit sans interruption.

Du dessin, illustration striée avec ses «entrelacs de figures» (*perplexis figuris*) comme les appelle Lucrèce, il ne reste que le contour, ses frappes et ses marques. Le relief du texte, c'est l'*étreinte* du dessin des mots (du fard des lèvres peintes, par exemple, et de la fanfare qui lui répond en écho) d'où s'entend — quand on le serre de près — leur «sonore forme colorée». Tout est indirect, d'avance biaisé, «prenant ombrage des profils remués sur le blanc des murs». Quand «l'oeil s'acharne», comme celui du voyeur, à y regarder de trop près, vous louchez.

Dessins / profils: quelque chose vient là barrer l'accès à toute représentation de plain-pied, un certain «rapport de travers» (un *skew* dit Lacan), une obliquité, une diagonale, dont le profil ombré-remué n'est que le bord visible, la suture, le pourfil, touchant au corps. L'*oblique* vient marquer pour un sujet parlant ce qu'il en est du rapport sexuel pour autant qu'il ne trouve à se dire en toute singularité que par ce biais sidérant dans la langue, mais toujours en lui échappant: transversalité de l'inconscient (comme l'éclair) qui n'est repérable qu'à travers les altérations du discours, les trouées de mots, les glissements de langue qui adviennent à tout sujet en train de parler tout à coup de quelque chose d'imprévu qui revient, fait éclater le programme ou fait rire. Ça se produit dans **Sold-out** du côté de «l'oblique des rencontres» (entre Cherry et Gleason), «l'oblique des mots» (leur sodomie), «l'oblique des significations» (leur dévoiement). Tout est dit de travers dans la déclinaison d'une identité qui n'arrive plus à se reconnaître dans ce coup de vérité insue⁴. L'obliquité, en ce clin

d'oeil, est une différentielle («différentielle signifiante», dirait Kristeva), une mutation en langues dans la langue, une instance critique et clinique, un *clinamen*⁵.

«Je veux voir mes signes, écrit Artaud, à l'intérieur de mon corps comme dans l'espace et détachés comme des arbres et je les vois sauf lorsque je suis fatigué de tirer et que mon corps se serre d'épuisement par la révolte du matériau qui est et n'est pas un.» Aventure du langage dont la scène de l'écriture introduit (au sens fort de ce mot) une diagonale, l'écart entre le corps et le texte. *Spéculum* de l'étreinte/illustration/explosion, qui ne renvoie qu'à de l'impossible.

Sold-out, avec sa rumeur en bruits de fond qui fait automatiquement surface dans le souvenir, est un fouillis d'écriture, une *katagraphie*: ça concerne aussi bien la conscription que son inscription, la prescription que sa souscription. Une mosaïque de taches aux effets bariolés, baroques⁶. Une série de dessins vus de profil et en raccourci. Avec toutes les opérations sadiques de marquage que cela implique: de la simple

-
4. Si, comme le dit Lacan, «la vérité a structure de fiction», celui qui déclinerait son identité en première personne pour lui faire parler toute l'obliquité (c'est-à-dire ce qu'elle dissimule, déforme et modifie — très près de l'*Entstellung* freudienne) dont elle est la trace, aurait à faire à un moment donné (ce moment fut-il un *flash back*) avec le dénouement d'un meurtre dont l'ex-il est la sanction. Cette première personne, c'est ce que j'appelle le *parlogue* qui affronte ce qui le barre dans la langue qu'il sait ne plus être la sienne.
 5. «La déclinaison est oblique, elle est un angle, elle est une traverse, une transversale, un changement de sens. Le nouement est modifié, *momen mutatum*, mutation de moment» (Michel Serres, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*, les Éditions de Minuit, coll. «Critique», Paris, 1977, p. 179).

égratignure-écorchure de l'épiderme à la déchirure-lacération de la chair. Avec en plus le geste de fendre l'air ou de fendre la foule pour se frayer un chemin dans la différence, traverser les frontières du tissu dans la langue. Par un vol en oblique: «à informer par le biais de l'écriture tout à fait cheminante informer DIFFÉREMENT... comme en une narration faite de juxtapositions, insistant surtout sur le fait de juxtaposition et suivant toujours la *trace* pour agiter sous le regard quelques phrases vandales obliques de signification comme dans rature.» Il faut insister surtout sur le *kata* qui, dans la nomenclature du karaté japonais, désigne le moule ou la forme par lequel un ensemble d'exercices spécifiques et de règles intériorisées s'est transmis depuis le passé. C'est «le langage du corps»: gestes sentis, creusés, inlassablement répétés, en fusion avec le mouvement qui les déploie⁷.

Dans **Sold-out** il n'y a de *héros* que silhouettés, réduits à leur prénom. Mais ce qui court à travers tout le tissu, c'est une certaine forme de sacré, un *hiéros*, c'est l'acte sacrificiel de l'écriture, une *hiérogaphie* qui, dans les fictions ultérieures de Nicole Brossard, se déplacera du côté de la mère, de la femme. Hiérogamie en gynécophonie.

-
6. 1941-1971, trente ans entre lesquels apparaît le mouvement automatiste et le fait qu'on ne commence, seulement aujourd'hui, qu'à penser avec Borduas. Brossard ne parle pas des automatistes, certes, ce qui ne veut pas dire cependant qu'elle ne se situe pas tout près de ce qui s'est brassé autour d'eux. Automatisme dans le *close-up* du dessin profilé en raccourci.
7. Cf. l'entretien avec Kenji Tokitsu, «Le sage aux mains nues» dans *Le Nouvel Observateur*, no 757, du 14 au 20 mai 1979.
8. À titre indicatif, l'un des figurants de *Un livre* portait les initiales: O.R. Belle occasion aussi pour relire *Or* de Mallarmé.

Être une femme là-dedans, c'est la débandade immédiate («petit pénis irrité»). Du côté de ceux qui tirent les cordons de la bourse des valeurs littéraires. Du côté de ceux qui surveillent le langage et en gèrent les crises. Court-circuit dans leur *stock ex-change*⁸.

Mais qui a lu les romans de Nicole Brossard avec tout leur poids de vérité rechargée?

Tryptique cylindré bordé par des tracés en mutation de plus en plus friables: un livre-roman sold-out dont l'étreinte/illustration/exploitation d'un long french-kiss fait surgir de l'ombre ce qui la repère du côté de l'amèr. Chapitres effrités, têtes poussiéreuses emportées par un tourbillon d'eau. Épuisement de la terre par la mer saline. Raz-de-marée interminable: ça devient de plus en plus diffluent. La roue / la rousse infernales. Vie et mort entrelacées. C'est chthonien.

Évidemment l'enjeu se répète, mais sans redondance: «théorie fictive: les mots n'auront servi que dans la dernière étreinte.»

Encore une fois, par ce biais, si vous gardez votre voix de conscrit, vous serez toujours baisé. Avec trente ans de retard sur ce qui ne dure que «l'exactitude du moment».

juin 1979.

Parution le premier juin :
Un numéro double spécial

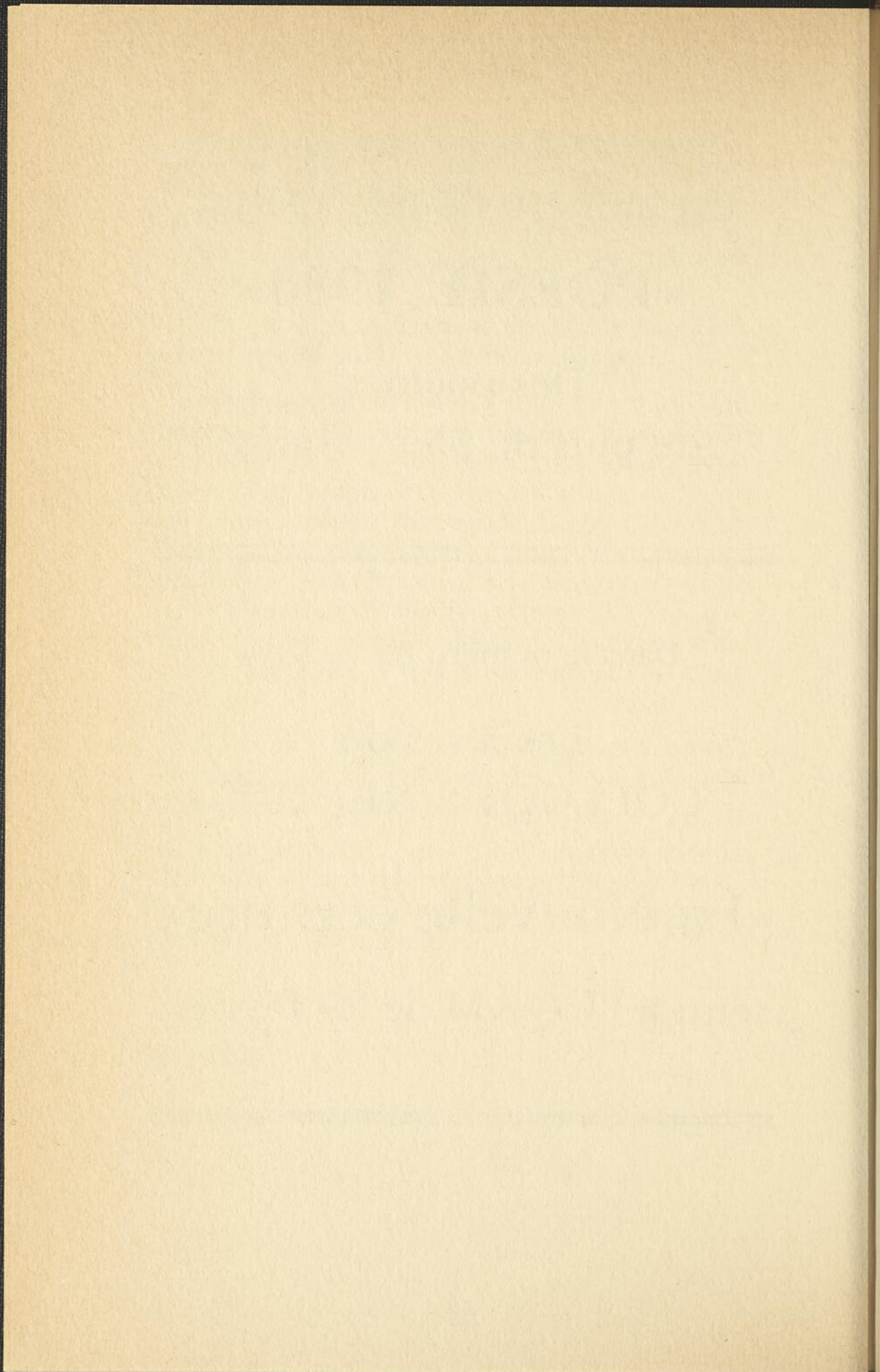
« **POÉSIE 1980** »

Des poèmes
de plus de 35 écrivains.

Dans le numéro 89 — Avril

Les actes du
COLLOQUE NBJ 1980

«La Nouvelle écriture»
tenu à l'UQAM, le 29 février.



n

a

V

L

Bulletin d'abonnement



La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La nouvelle barre du jour
vous offre gratuitement
un des livres suivants
publiés par
VLB ÉDITEUR

Sagamo Job J
Victor-Lévy Beaulieu

La Surface du paysage
Claude Beausoleil

Rose Marie Berthe
Hugues Corriveau

Lueur
Madeleine Gagnon

12 numéros, un an
au Canada : \$30.00
à l'étranger : \$36.00

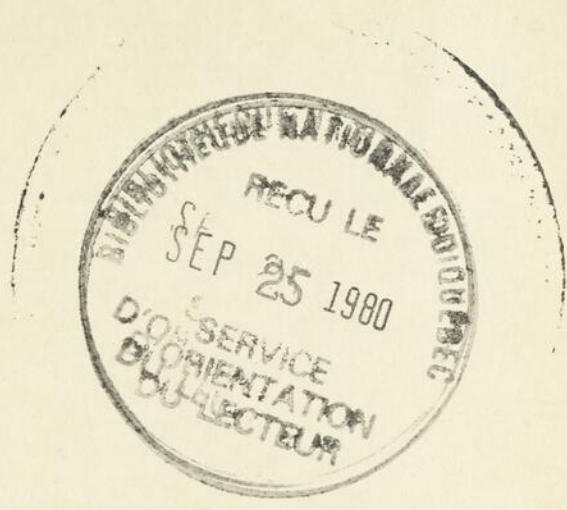
nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Livre choisi _____

Achévé d'imprimer
en février mil neuf cent quatre-vingt
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Saint-Justin - Montréal.
Imprimé au Québec



nbj — 88

Un témoignage de
Andrée Yanacopoulo

Des textes de
Gilles-R. Archambault
Anne-Marie Alonzo
Hélène Guy
Claude Beausoleil
François Charron
Marc Yelle

Une histoire d'écrire de
France Théoret

Un essai de
André Beaudet



4,50\$